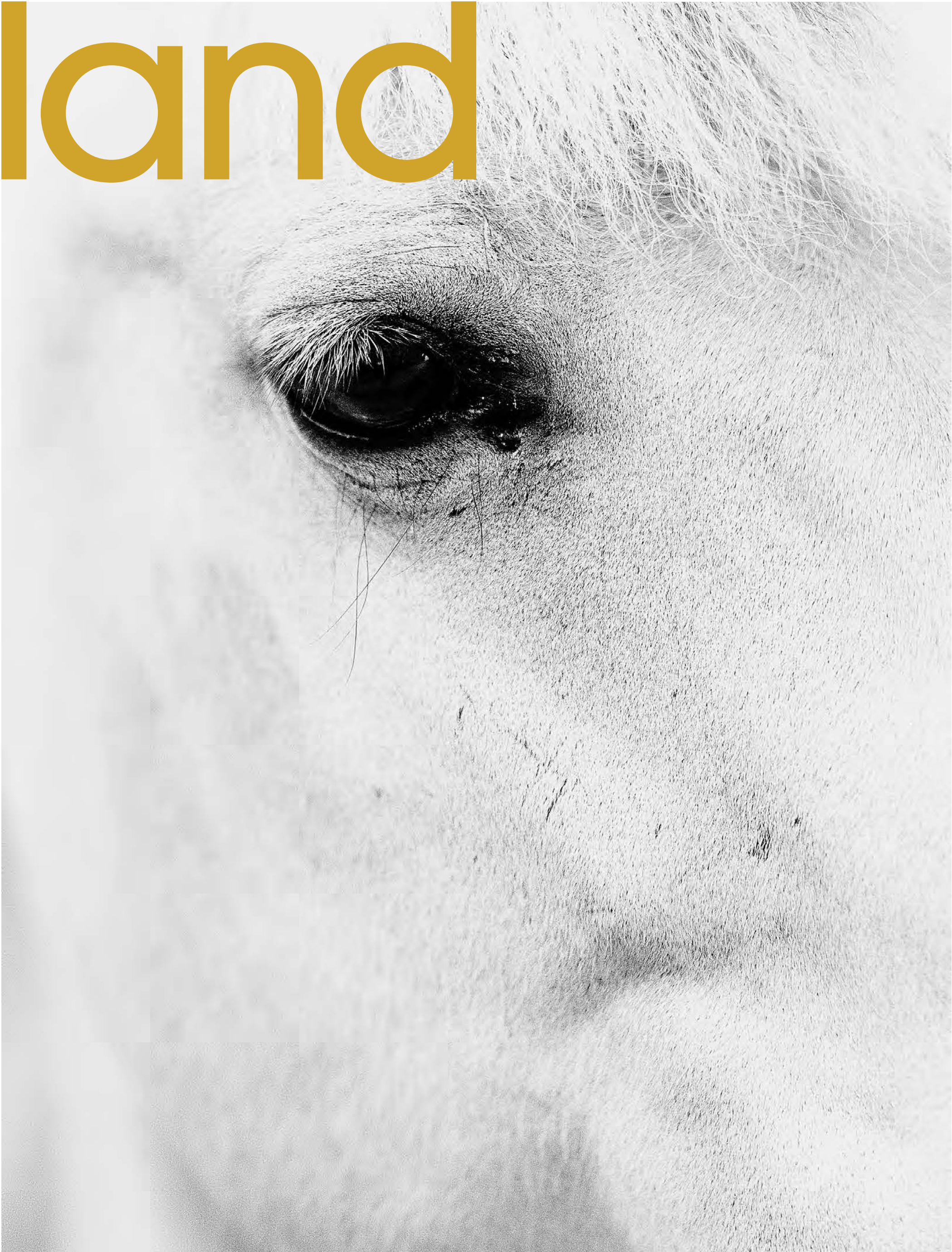


land



N°12 · 22.03.2024 · 71. Jahrgang

Unabhängige Wochenzeitung für Politik, Wirtschaft und Kultur

POLITIK		WIRTSCHAFT		FEUILLETON	
Intégration verticale		« End-to-end solutions »		Aux marges du littéraire, au centre du réel	
Le Premier ministre Luc Frieden prend les commandes du CSV au nom de la « Geschlossenheit »		L'opérateur luxembourgeois de satellites, SES, génère de plus en plus de revenus de ses activités militaires, avec les États-Unis comme client systémique		Zoom sur la littérature fantastique et policière luxembourgeoise à travers des productions récentes	
„D'Tilly kriss de net agespaart“		Auf dem Lande mit der CSV			
2019 hatten die Grünen mit Tilly Metz bei der Europawahl ein Rekordergebnis eingefahren. Jetzt soll sie den seitdem angerichteten Schaden begrenzen. Ein Porträt		Im Agrarministerium hat wieder die CSV das Sagen. Wird Ministerin Martine Hansen mit einer wissenschaftlichen Politik den Viehbestand senken?			
S. 3	S. 7	S. 8	Foto: Sven Becker S. 12	S. 16	

2 4 0 1 2

5 4 5 3 0 0 0 1 7 4 6 6 3

6,00 €

Freiheit und Plan

IIII Peter Feist

Am Samstag vergangener Woche sah es so aus, als würden Gesundheits- und Sozialministerin Martine Deprez (CSV) die Wahlkampfversprechen ihrer Partei auf die Füße fallen. Mit „Freiheit für die Privatinitiative“ statt „Planwirtschaft“ hatte Claude Wiseler, damals der gesundheitspolitische Sprecher der Fraktion, die CSV von der LSAP abzugrenzen versucht. Bisher ist die Privatinitiative vor allem in Esch/Alzette aktiv. Die Radiologiepraxis Hygie Imagerie betreibt dort unter anderem einen CT-Scanner und einen Mammografen. Beide Geräte dürfen nur in Spitälern oder in „Antennen“ mit Spitälern betrieben werden. So steht es in dem Gesetz, das Deprez’ LSAP-Vorgängerin Paulette Lenert hatte schreiben lassen. In der aufgeheizten Stimmung um Wartezeiten für IRM und Mammografie sollte verhindert werden, dass Privatbetreiber so etwas plötzlich anbieten und die Preise für diese Analysen selber festlegen. Mit Ach und Krach gelangte das Antennen-Gesetz vor den Sommerferien durch die Abgeordnetenkommission.

Bemerkenswert am Samstag voriger Woche war, dass die beiden Geschäftsführer der hinter Hygie Imagerie stehenden Soparfi dem *Quotidien* ein Interview gaben. Sie erklärten darin, sich an eine am 11. März mit Martine Deprez getroffene Abmachung zu halten, Mammograf und CT-Scanner seien bis auf Weiteres außer Betrieb. Im Februar war bekannt geworden, dass Hygie Imagerie Patient/innen neben den Kosten für das Radiologen-Honorar pro Analyse auch eine *convenance personnelle* in Rechnung stellte, die 100 Euro überschreiten konnte. Nicht nur erstattet die CNS das nicht zurück, es verletzt auch die Konvention zwischen Ärzt/innen und Kasse. Deshalb übernimmt die CNS seit 11. März überhaupt nichts mehr von den Scanner- und Mammografie-Analysen bei Hygie Imagerie; Teil der Abmachung mit der Ministerin ist, Patient/innen für solche Analysen weiter zu verweisen.

Die lange Vorrede ist deshalb wichtig, weil die beiden Hygie-Geschäftsführer im *Quotidien* andeuteten, womöglich vor Gericht zu ziehen. Denn aktiv wurde die Escher Privatpraxis schon Ende Juni, knapp vier Wochen ehe Lenerts Gesetzentwurf zur Abstimmung im Parlament kam. Hygie Imagerie und die hinter ihr stehende Devmed SA mit einem Pariser Private-Equity-Fonds als Hauptaktionär stießen in eine rechtliche Grauzone. Gut möglich, dass Devmed/Hygie Recht bekämen, wenn sie vor Gericht behaupten, das Antennen-Gesetz könne nicht rückwirkend gelten. Martine Deprez war so klug, den Betrieb von Scanner und Mammograf nicht zu untersagen, sondern in einer Art *gentlemen’s agreement* abzumachen. Ein Verwaltungsakt, gegen den sich klagen ließe, ist das nicht.

Nun aber ruhen die Hoffnungen darauf, dass das Süd-Klinikum Chem die heiße Kartoffel übernimmt und mit Hygie Imagerie eine „Antenne“ bildet. Absehbar ist das noch nicht, über ein Höflichkeitstreffen und einen gemeinsamen Besuch in der Hygie-Praxis gegenüber vom Escher Arbeitsgericht sind beide Seiten noch nicht hinausgelangt. Im Moment wartet offenbar jede auf „Vorschläge“ der anderen, und die grundsätzliche Entscheidung des CHEM-Verwaltungsrats, ob er eine „Antenne“ ausgerechnet in Esch will, wo schon das Hôpital de la Ville steht, wurde noch nicht gefällt. Sie soll davon abhängen, welche Vorschläge die andere Seite macht.

So dass im Moment nicht abzusehen ist, wie es weitergeht, und nicht ausgeschlossen werden kann, dass von einem Finanzier angebotene Privatmedizin auf chaotische Wiese in die Versorgung Einzug hält. Auch das Arrangement zwischen dem CHL und den Radiologen von Potaschberg taugt nicht als Vorbild: Die Radiologie in dem Ärztehaus ist keine „Antenne“, sondern wurde zum Bestandteil des CHL. Über die Pauschalen zur Finanzierung des Magnetresonanztomografen wird mit der CNS verhandelt, weil die Pilotphase abgelaufen ist. Alles in allem lässt sich sagen, dass die LSAP im Gesundheitsministerium keine „Planwirtschaft“ betrieb, um das Angebot außerhalb der Kliniken zu steuern. Sondern dass sie und Paulette Lenert nie über einen Plan verfügten. Den muss nun Martine Deprez finden. Ein Glück für sie, dass sie nicht am Wahlkampf teilgenommen und keine „Freiheit für die Privatinitiative“ versprochen hatte. ●



Politik

Intégration verticale

IIII Bernard Thomas

Le Premier ministre Luc Frieden prend le contrôle du CSV au nom de la « Geschlossenheit »



Le « dernier communiste » et le « neie Luc »

« Un super parti » ; « une famille extraordinaire », lançait Luc Frieden devant les 406 délégués réunis, samedi matin, pour le congrès national du CSV : « Déi Partei, dat sidd dir ! An ouni iech wiere mir guer näischt ». Garées sur le parvis du centre civique de Hesperange, cinq berlines allemandes attendaient leurs passagers ministériels. Les membres avaient dû se trouver une place de stationnement plus loin, ce qui créa un petit chaos du trafic. À l'intérieur de la salle entièrement boisée du centre civique, Luc Frieden s'adressait à un public composé en large majorité de retraités, avec quelques rares jeunes, pour la plupart en costard. Une audience très homogène, que le Premier ministre déforma dans son discours : « Quand je regarde dans la salle, c'est quand même unique. Tous ces âges différents, ces sexes différents, ces sensibilités différentes ! »

Luc Frieden n'a jamais été un homme de parti, dont la vie interne ne l'avait que peu intéressé quand il était ministre des Finances. Il a rejoint le CSV comme il rejoindra la Deutsche Bank, comme plan de carrière. Au début des années 1990, le diplômé de Harvard et de Cambridge avait pris rendez-vous avec Lydie Polfer pour sonder ses opportunités au sein du DP. Il a finalement accepté l'offre de Jean-Claude Juncker. Aujourd'hui, Frieden invoque « déi eenzegaaerteg CSV-Philosophie ». Et affirme : « J'ai toujours trouvé que ce parti était différent des autres ».

Luc Frieden est venu à Hesperange pour consolider son pouvoir au sein du parti. Le Premier ministre s'est retrouvé seul candidat au poste de président du CSV. Plutôt que de risquer de voir un rival interne se profiler, le sexagénaire veut s'assurer dès aujourd'hui la *pole position* pour 2028, voulant « mener le parti au succès électoral dans cinq ans », c'est-à-dire se succéder à lui-même. Le Premier avait chamboulé l'ordre du jour pour exposer aux délégués les raisons de sa candidature avant que ceux-ci ne votent : « Ech wëll iech dat erklären ». C'est qu'en interne, la concentration du pouvoir soulevait quelques irritations. Au congrès, Luc Frieden plaçait l'intégration verticale sous les mots d'ordre de la « cohérence », de l'« unité », mais surtout de la « Geschlossenheit », ne cachant nullement qu'il s'agissait de mettre le parti au service du gouvernement, et d'éviter ainsi les remous.

Pour arrondir les angles, il assura aux membres que sa double casquette lui permettrait de rester « en discussion permanente » avec eux : « Wat wichteg ass, dat een net do an engem Büro abgehoben seng Positioun definéiert », dit le même Frieden qui affiche, semaine après semaine, sa prédilection pour le château de Senningen où il aime recevoir. Des « consultations internationales » auprès de ses

[...]

Luc Frieden, Natalie Silva et Claude Wiseler

[Suite de la page 3]

homologues chrétiens-démocrates lui auraient servi de « leçon » : Une « Personalunioun » serait « eppes wat op eng flott Aart a Weis ka gemaach ginn », dit-il, citant l’ancienne chancelière allemande Angela Merkel en exemple. Or, pour le CSV, un tel cumul représente bien une première.

Dans l’histoire récente, seul Gaston Thorn (DP) avait exercé la présidence de son parti durant l’ensemble de son mandat de Premier ministre. Il devait peser de tout son poids pour pousser les libéraux de droite à adopter les projets de loi progressistes comme l’abolition de la peine de mort. Mais Thorn est l’exception qui confirme la règle. Jacques Santer avait abandonné la présidence du parti deux ans avant d’être nommé Premier ministre. Jean-Claude Juncker l’imita en février 1995, deux semaines après son installation au ministère d’État. (Erna Hennicot prit sa succession, s’imposant contre Viviane Reding.) Xavier Bettel avait confié le parti à son amie d’enfance Corinne Cahen en novembre 2015, deux ans après sa conquête du pouvoir.

Si le cumul de Luc Frieden est atypique du point de vue historique, il est typique du point de vue politique. Celui qui, durant la campagne, estimait qu’il fallait parfois « taper du poing sur la table » et faire « acte d’autorité », se compare aujourd’hui au « directeur général d’une firme » (*RTL-Télé*), ou se désigne comme « Chef vun all de Leit am Land » (*Eldorado*). Mais le cumul de postes trahit aussi une certaine fébrilité. D’entrée, Luc Frieden a commis une bourde qu’il tenta de corriger en plein congrès. Aux postes dirigeants du CSV, il n’avait pas prévu de représentant de la circonscription Est, pourtant un bastion du conservatisme luxembourgeois. La secrétaire générale sortante Stéphanie Weydert, députée-maire de Rosport-Mompach, ne figurait ainsi pas parmi les candidats. Les notables mosellans n’étaient pas amusés.

Luc Frieden n’a jamais caché son aversion pour la logique des circonscriptions, regrettant avoir dû s’y plier pour former son gouvernement. Au congrès, cette même logique donna lieu à un nouveau numéro de contorsion. Après avoir terminé son discours, Luc Frieden redemanda la parole. Le maître des cérémonies Félix Eischen le remarqua : « Ah, le Premier a levé la main ! Luc veut dire quelque chose, alors on lui donne la parole ». Frieden remonta sur scène pour dire : « Do felt ee Bezierk am Präsidium ». Ce serait donc son « souhait » que Stéphanie Weydert soit cooptée en tant que « troisième vice-présidente », en attendant un changement des statuts.

La *shooting star* du CSV, Elisabeth Margue, renonce, quant à elle, à la co-présidence qu’elle avait occupée pendant deux ans. Elle voudrait consacrer plus de temps à sa fille, expliquait-elle au congrès : « J’ai une petite responsabilité à la maison. Elle a 18 mois et a également besoin de mon attention ». Margue aurait été « déi eigentlech ideal Besetzung », dit Luc Frieden aux délégués. (C’est son ancienne protégée qui lui avait offert la *Spitzekandidatur* à la veille de Noël 2022.) Quant à l’autre co-président sortant du CSV, Claude Wiseler, le poste à la tête de la Chambre des députés correspondrait à « sa nature » et à son « Wiesen ». Luc Frieden ne semble pas considérer la nordiste Martine Hansen comme apte à la co-présidence (pas plus qu’au ressort de l’Éducation). La ministre de l’Agriculture doit donc se contenter de la vice-présidence qu’elle partagera avec le maire d’Esch, Christian Weis. Aux trentenaires Alex Donnersbach et Françoise Kemp revient le secrétariat général.

Les membres du CSV sont crédules. En mars 2022, on leur expliquait qu’une *Duebelspëtzt* serait la voie à suivre puisqu’elle assurerait la parité et le rajeunissement. En mars 2024, on leur dit que la concentration du pouvoir entre les mains d’un homme sexagénaire serait la clef du succès. Des argumentaires opposés qui recueillirent tous les deux un score soviétique. Seulement quinze votants (sur 400) ont coché la case « non » sous le nom Luc Frieden. Dans CSV – *Spiegelbild eines Landes und seiner Politik* ?, l’ancien secrétaire général du CSV, Jean-Pierre Kraemer, décrivait le « oligarchischer Führungsstil in der CSV ». Il y voyait l’effet du « Staatsministersyndrom » qui aurait transformé les congrès nationaux en « Kulisse der politischen Machtzelebration ». Le congrès de samedi avait en effet un côté infantilisant. Une procédure pour les prises de parole des délégués ne semblait pas être prévue, du moins n’était-elle pas explicitée. Félix Eischen retrouva sa forme des jours de *Piccobello*, commentant chacune des interventions. La nouvelle eurodéputée Martine Kemp « ka scho ganz gutt schwätzen », estimait-il. Quant au travail des secrétaires généraux, il serait « aller Eier wäert ».

« Eppes wat op eng flott Aart a Weis ka gemeinsam gemaach ginn. »

Luc Frieden, à propos du cumul des postes de Premier ministre et de président du CSV

Les deux secrétaires généraux sortants ont, eux, filé la métaphore usée du « nouveau Luc ». (L’homme qui aurait été transfiguré par une décennie au service direct des banques.) « Den neie Luc war am Hiem do, ganz labber a matt wäisse Sneakers. Do huet ee gesinn : Mir sinn am Rulle mam neie Luc ». C’est ainsi que Christophe Hansen relait, ce samedi, le Summerfest 2023 du CSV. Puis de balancer une blague, probablement involontaire : « Bei den Hamburger waren der net méi genuch do fir jiddereen ze fidderen ». La salle rigolait, se rappelant les récentes déclarations de l’échevine libérale Simone Beissel. Stéphanie Weydert voulait, elle, parler jeune : Les six candidats aux européennes auraient « richtig Bock op Europa ». Quant aux législatives de 2023, le CSV les aurait « gerockt ». Luc Frieden donnait, lui, une explication plus prosaïque de la consolidation électorale de son parti : Les « fameux dix points » auraient été précis et compréhensibles, dit-il. « Nous avons constamment répété nos points ».

Le CSV se sera surtout inspiré du *green bashing* pratiqué par la CDU, avec lequel il partage la même boîte de communication. Pour rappeler ces nouveaux mots d’ordre, le CSV avait invité Sven Simon, *Spitzenkandidat* chrétien-démocrate pour le Land de Hesse, à son congrès ce samedi. Il se lança illico dans une violente diatribe contre les Verts : « Was denken die in den grünen Hirnen ?! » Et d’en appeler à une « Besinnung auf marktwirtschaftliche Prinzipien ». Le politicien allemand sut cajoler son audience luxembourgeoise, en l’rigeant en exemple : « Ihr habt die Ampel-Regierung abgewählt. [...] Wir freuen uns in Deutschland mit euch für diesen großartigen Erfolg ! » Il sut également flatter Luc Frieden qu’il présentait comme garant de la stabilité et de la prospérité : « Luxemburg ist stark und hat eine der erfolgreichsten und stabilsten Volkswirtschaften der Welt. Aber linke Mehrheiten können auch solche Erfolgsmodelle beschädigen. »

En évoquant l’agression russe contre l’Ukraine, l’hôte allemand plaïda pour « eine wettbewerbsfähige Rüstungsindustrie ». Quasiment tous les intervenants au congrès évoquèrent, avec plus ou moins de *gravitas*, la guerre en Ukraine. « Villes erënnert mech un den 2. Weltkrieg, an dat mécht mir Suergen », estimait Elisabeth Margue. « Et ass och eise Krich... ënnert Gänseféissche », déclarait Luc Frieden. (Personne ne mentionna la guerre à Gaza ; seul Félix Eischen évoqua en passant « och dat wat am Noen Osten geschitt ».)

En s’assurant la présidence du parti, Luc Frieden accroît indirectement son contrôle sur la fraction. Les frondes parlementaires, ça le connaît. En 2012, le ministre des Finances avait assisté au démontage de son budget par Lucien Lux (LSAP) et Marc Spautz (CSV). Les deux ex-syndicalistes s’étaient mis d’accord sur des coupes budgétaires et hausses d’impôts supplémentaires. Or, c’est précisément Marc Spautz que Frieden a proposé comme chef de fraction. Le Schifflangeois assurait sur *RTL-Radio* ne pas avoir l’intention de diriger « la chorale du gouvernement ». Au congrès, il soignait son image de représentant de « l’aile sociale » : « Mir wäerten um Soziale festhalen. Dat ass d’Aushängeschild vun der CSV ». Il apparaît surtout comme caution pour un gouvernement qui est probablement le plus pro-business depuis celui conduit par Joseph Bech. Ce ne sont pas tant les libéraux qui ont changé ; leur flexi-

bilité n’est plus à prouver, le clientélisme leur tenant lieu d’idéologie. C’est le CSV qui a fait sa mue à droite. L’aura de l’autoproclamé « dernier communiste », Jean-Claude Juncker, se ternit. Son arrivée au congrès, avec le retard obligatoire du bonze (cinquante minutes), ne provoqua ainsi plus de « standing ovation ».

La régie du congrès fut quelque peu malencontreuse. Dernier orateur, Spautz finit par voler la vedette à Frieden, dont le discours, rhétoriquement fade, avait été tièdement accueilli. Le chef de fraction emporta l’audience par un long discours de politicien d’opposition, s’en prenant au bilan du LSAP et des Verts. Marc Spautz a également tenté d’immuniser le CSV contre les conséquences d’une éventuelle déception électorale aux Européennes. Si le parti n’y atteignait pas ses objectifs, avertissait-il, l’opposition tenterait de présenter le résultat comme un camouflet pour la politique gouvernementale. « Mee et ass net d’Zensur vum Luc Frieden, déi de 9. Juni geschwat gött ».

Marc Spautz a revendiqué le droit de « se disputer », à condition qu’on le fasse « derrière les portes closes » : « Sou wéi een dat och gutt doheem a senge *Gefilden* mécht ». Il se permit pourtant une petite critique du gouvernement Frieden-Bettel. On devrait encore « travailler à sa communication » et en ajuster le « fine tuning », dit Spautz, sans citer explicitement le nom de Léon Gloden dans ce contexte. Pas plus que celui du député-maire de Hesperange, Marc Lies, qui a récemment fait reparler de lui par un *rant* populiste sur Facebook. La présidente sortante Elisabeth Margue a fait une allusion oblique à ces camarades de parti assis dans le public : « Je peux le dire la conscience tranquille : Personne dans cette salle et aucun de nos mandataires ne se situe dans le coin de droite [*rietsen Eck*], vers lequel ils tentent de nous pousser ».

Deux jours plus tôt, c’était en tant que ministre de la Justice que Margue avait regretté « un petit manque de communication » entre les autorités. Une première prise de distance publique avec son collègue aux Affaires intérieures. Même si le narratif « law and order » de Léon Gloden rencontre l’approbation d’une partie de la base conservatrice, ses maladresses politiques et imprécisions juridiques commencent à sérieusement ennuyer certains mandataires. Au congrès, Marc Spautz défendit le ministre non pas contre l’accusation d’avoir provoqué un conflit ouvert avec la magistrature (assise et debout), mais contre le reproche d’avoir siphonné des effectifs de police vers la capitale : Une injustice territoriale qui semble davantage irriter l’électorat que les discussions sur la séparation des pouvoirs.

Même s’ils ont pu éviter un tel imbroglio, les autres ministres CSV ne font pas exactement bonne figure : Margue essaie de se rendre invisible, Mischo est manifestement dépassé, Deprez est chargée d’une ingrate réforme des pensions, Wilmes se retrouve à la tête d’un ministère que son parti ne cesse de dénigrer. Quant à Martine Hansen, elle se borne surtout à servir les divers lobbies agricoles. Seul Gilles Roth a jusqu’ici réussi à marquer des points auprès de la « breeder Mëttschicht », avec son « méi Netto vum Brutto ». Il prend soin de ne pas cultiver de revanchisme. À la commission des Finances, il s’affiche ainsi ouvert et accessible, distribuant son numéro de portable aux députés de la majorité comme de l’opposition. Rue de la Congrégation, il a veillé à s’entourer de deux fidèles lieutenants, l’un de sa commune de Mamer (Luc Feller), l’autre de sa fraction du CSV (Jean-Claude Neu).

Durant la campagne, Gilles Roth avait pris l’habitude de clôturer ses discours par l’obséquieuse devise : « Vive de Grand-Duc a vive eise Luc ». Début février, *RTL-Radio* avait annoncé que la présidence du CSV serait reprise « par une main forte », citant Luc Frieden et Gilles Roth comme les deux candidats potentiels. Le ministre des Finances déclara illico sur *Radio 100,7* céder volontiers la priorité au Premier ministre. Luc Frieden pressentait sans doute qu’un autre ministre à la tête du CSV aurait développé les mêmes prétentions (et finalement les mêmes frustrations) de dauphin qu’il avait lui-même nourries durant son dernier mandat sous l’hégémonique Jean-Claude Juncker.

Une fois les bulletins comptés, et les scores soviétiques officialisés, Luc Frieden et les nouveaux dirigeants du CSV montèrent sur scène pour s’y faire acclamer. Pour se donner un air décontracté, le nouveau président du parti mettait les mains dans les poches. Comme accompagnement musical, on avait choisi Coldplay. Les paroles de *Viva la Vida* résonnaient à travers le centre civique de Hesperange : « I used to roll the dice/ Feel the fear in my enemy’s eyes/ Listen as the crowd would sing/ Now the old king is dead, long live the king ». Assis dans la première rangée, Jean-Claude Juncker regardait Luc Frieden cadencier son emprise sur le CSV. ●



Au congrès du CSV, ce samedi au centre civique de Hesperange

B L O G



P O L I T I K

Haseleg

Le travail des officiers de la Police judiciaire, embarqués dans le « dispositif spécial » anti-mendicité de Polfer/Gloden, risquera d'être invalidé pour vice de forme par les tribunaux. C'est l'avertissement lancé jeudi dernier par Georges Oswald à la commission jointe parlementaire (Justice et Affaires intérieures). D'après plusieurs députés présents, le Procureur d'État de Luxembourg aurait expliqué que la mission des agents de la PJ, envoyés en civil sur le terrain, pourrait être assimilée à une « observation », définie par le Code de procédure pénale comme « l'observation systématique d'une ou de plusieurs personnes, de leur présence ou de leur comportement, ou de choses, de lieux ou d'événements déterminés ».

Or, une telle observation doit procéder d'une décision de la procureur d'État ou du juge d'instruction, ce qui n'a pas été le cas. Des poursuites éventuelles contre des mendiants risqueront donc d'être annulées par les juges. Une énième insécurité juridique dans le dossier du ministre CSV Léon Gloden (photo : sb). [BT](#)

CMCM und kein Ende

Im zuständigen Kammer-Ausschuss erklärte CSV-Gesundheits- und Sozialministerin Martine Deprez am Mittwoch, es sei „im Moment nicht opportun“, in die Konflikte bei der Caisse medico-complémentaire mutualiste (CMCM) einzugreifen. Es gebe „Divergenzen“ im CMCM-Verwaltungsrat, die dieser selber lösen müsse. Außerdem ist die Klage von Ex-Verwaltungsratschef André Heinen gegen seine Abberufung anhängig. Deprez' Einschätzung wurde dem Vernehmen nach kaum widersprochen. Weiterhin vergeht kaum eine Woche ohne schlechte Presse für die Zusatzkrankenkasse mit ihren 280 000 Mitgliedern. *RTL* meldete am Mittwoch, Verwaltungsratsmitglieder würden vor Gericht gegen die Aufzeichnung der

Sitzungen in Bild und Ton vorgehen. Interessant wird sein, wie am 18. April die Vollversammlung des Dachverbands der rund hundert Mutualitätsvereine die Lage bei der Caisse médico sieht. Die Vollversammlung könnte womöglich beschließen, den CMCM-Verwaltungsrat ganz neu zu besetzen. [PF](#)

Weniger Geld

Die Stimmen- und Sitzverluste bei den Kommunal- und Kammerwahlen machen sich im Budget der Grünen bemerkbar, wie Kassenwart Serge Faber am Samstag auf dem Europakongress in Moutfort darlegte. Waren 2023 die Einnahmen durch Beiträge von Minister/innen, Abgeordneten und der Europaabgeordneten noch auf 280 000 Euro veranschlagt (wovon 250 500 Euro tatsächlich eingenommen wurden), sind es dieses Jahr nur noch 100 000 Euro. Auch die extraordinären staatlichen Zuschüsse lagen 2023 wegen der schlechten Wahlergebnisse mit 141 000 Euro wesentlich unter den veranschlagten 280 000 Euro. Im Europa-Wahljahr 2024 gehen die Grünen davon aus, dass die Einnahmen mit insgesamt 735 000 Euro nur noch etwas mehr als halb so hoch sein

werden wie im Superwahljahr 2023. Obwohl die Ausgaben vergangenes Jahr etwas niedriger ausfielen als geplant, machte die Partei einen Verlust von 923 000 Euro, der durch Ersparnisse fast ausgeglichen wurde. Der Kontostand der Grünen wies Ende 2023 eine Schuld von 81 700 Euro auf.

Eine neue Parteileitung wollen die Grünen sich erst nach den Europawahlen geben. Das soll im Oktober geschehen, weshalb der Kongress am Samstag der aktuellen Spitze einen sechsmonatigen Aufschub gewähren musste. Auf Nachfrage bestätigten die Ko-Sprecher/innen Djuna Bernard und Meris Sehovic, dass sie nicht mehr für eine weitere Amtszeit zur Verfügung stehen werden. Bernard ist seit 2019 Ko-Sprecherin, Sehovic ersetzte 2020 Christian Kmiotek. (Foto: oh). [LL](#)

Weg mit dem Deckel

Ähnlich wie der OGBL und die Saliariatskammer würden déi Lénk die Grenze zur Bemessung der Beiträge zur Rentenkasse im Privatsektor abschaffen. Der *Plaffong* sorgt dafür, dass Beiträge höchstens aufs Äquivalent des fünffachen Mindestlohns eines Bruttogehalts erhoben

werden. Ohne ihn hätten die Einnahmen der Rentenkasse 2022 um 676 Millionen Euro höher gelegen, rechnen déi Lénk vor; betroffen gewesen wären davon „28 000 Leit mat ganz héije Paien“. Dass ihr Vorschlag berücksichtigt wird, ist unwahrscheinlich: Wie die Linken sich das vorstellen, soll ein Wegfall der Bemessungsgrenze nicht zu höheren Rentenleistungen führen. Das aber würde nicht nur ein Prinzip der *Sécu* verletzen, sondern auch eine Ungleichbehandlung mit dem öffentlichen Sektor schaffen, für den es weder *Cotisationsplaffong* noch Maximalrente gibt. [PF](#)

P E R S O N A L I E N

Marc Lies,

Hesperinger *député-maire* von der CSV, soll sich auf Antrag der Opposition im Gemeinderat kommenden Montag zum „hetzerischen Ton“ seines *Facebook*-Posts von vor drei Wochen über Flüchtlinge erklären. Die Hesperinger LSAP, Grünen und Piraten möchten unter anderem wissen, wie Lies „den durch seine Aussagen verursachten Schaden wiedergutmachen“ will, und sie verlangen, dass alle Schöffenratsmitglieder einzeln zu Lies' *Facebook*-Post Stellung nehmen. [PF](#)

Marc Thewes,

Rechtsanwalt und mit CSV-Mandat Mitglied des Staatsrats, soll dessen Präsident werden. Das beschloss der Regierungsrat am Mittwoch, dem Großherzog vorzuschlagen. Der aktuelle Präsident Christophe Schiltz, der das Amt seit 2021 innehat, soll Vizepräsident werden, der andere Vizepräsident bleibt Alain Kinsch. Ebenfalls auf Vorschlag der Regierung soll der Anwalt Alex

Penning, bis Sonntag ADR-Generalsekretär, in den Staatsrat einziehen. Die ADR hätte damit zwei Mandaträger in dem Gremium. [PF](#)

D ' L A N D

Procès de presse

Simone Retter vient d'interjeter appel dans le procès au civil qu'elle mène contre le journaliste du *Land*, Bernard Thomas. Elle estime qu'une critique (parue en novembre 2021 et consultable sur *land.lu*) d'un livre dédié à son père, l'architecte-promoteur Paul Retter (1928-1980), porterait « gravement atteinte à l'honneur et à la réputation personnelle et professionnelle, ainsi qu'à la mémoire » de ce dernier. L'avocate d'affaires demande que le journaliste lui verse 25 000 euros ou « tout autre montant même supérieur aux dires de la Cour ». Elle veut aussi le voir condamné « à faire publier à ses frais » une partie de l'arrêt à venir, et ceci « dans les journaux *Luxemburger Land*, *Tageblatt*, *Wort*, *Le Quotidien* et *Journal* », sous peine d'une astreinte de mille euros par jour de retard, ainsi qu'à verser 5 000 euros pour couvrir les frais de son avocat, Jean-Marie Bauler. Simone Retter avait perdu la première manche en décembre dernier. Le tribunal d'arrondissement de Luxembourg avait rejeté sa demande, jugeant que le droit au respect de la vie privée « n'appartient qu'aux vivants et est intransmissible aux héritiers » et l'avait condamnée à payer une indemnité de procédure de 1 500 euros.

|||||

Mobil an der Stad

||||| Peter Feist

Vor welchen Herausforderungen die Mobilität in der an Einwohner/innen rasch wachsenden Hauptstadt mit Blick auf das Jahr 2035 steht und was daraus folgen sollte, wird einem *Mobilitéitsplang* zu entnehmen sein. Eigentlich sollte er schon Ende 2022 vorliegen, aber das Datum wurde immer wieder verschoben. Nachdem DP-Mobilitätsschöffe Patrick Goldschmidt am 26. Februar im Gemeinderat versichert hatte, vor den Osterferien werde der Plan auf jeden Fall der *Stater* Mobilitätskommission vorgestellt, soll das am Dienstag nächster Woche geschehen. Wann der Plan regelrecht publik gemacht wird, steht noch nicht fest. Der Pressedienst der Stadt antwortete auf eine Anfrage des *Land*, „mir wäerten zäitno op Iech zrëckkommen“.

Politisch gesehen, ist mit dem Plan die Frage verbunden, wie mit dem Vermächtnis des grünen Mobilitätsschöpfen François Bausch umgegangen werden soll. Ehe Bausch 2013 Minister wurde, hatte er ab 2005 in den DP-Grüne-Koalitionen unter den Bürgermeistern Paul Helminger und ab 2011 Xavier Bettel Akzente gesetzt, die noch immer wirken und letzten Endes die autogerechte Stadt infrage stellen. Weil der *Mobilitéitsplang* dem Vernehmen nach auch Klimazielen gerecht werden soll, wäre es geradezu zwangsläufig, die Infragestellung zu intensivieren. Doch wie konkret der Plan ausfallen wird, ist derzeit Gegenstand von Spekulationen. Weil Stadtviertel-Mobilitätspläne anscheinend erst in einer zweiten Phase entstehen sollen, bleibt der große Plan

womöglich ziemlich allgemein. Und Politik gegen das Auto fällt DP-Bürgermeisterin Lydie Polfer schwer.

Letzteres lässt sich am Hin und Her um den Ausbau des Tram-Netzes beobachten. Nachdem DP-Mobilitätsministerin Yuriko Backes vorige Woche im *Wort* erklärt hatte, sie hoffe, dass bis zum Ende der Legislaturperiode die Tram-Verlängerung nach Leudelingen im Bau sein werde, erinnerte der Leudelinger Bürgermeister daran, dass Backes' Vorgänger François Bausch für 2028 die Inbetriebnahme der Verbindung nach Leudelingen in Aussicht gestellt hatte. Am Dienstag korrigierte Yuriko Backes sich, wieder im *Wort*: An der Inbetriebnahme 2028 halte auch sie fest.

Freilich stellt sich die Frage, auf welcher Trasse die Straßenbahn nach Leudelingen fahren und welche Qualität im gesamten Tram-Netz geboten werden soll. Bereits der Ausbau nach Hollerich sowie die zweite Trasse auf dem Kirchberg entlang des Boulevard Adenauer würden einen Takt von sechs Minuten verlangen statt drei Minuten, falls es im Netz keinen zweiten Zugang zur Innenstadt über die Avenue de la Porte-Neuve und den Boulevard Royal gibt. Wogegen Lydie Polfer sich bisher gewehrt hat. Ob das nun anders ist und dazu etwas im *Mobilitéitsplang* stehen wird, bleibt abzuwarten. Die Frage, ob Yuriko Backes ihre neue Gewissheit zu Leudelingen auch auf die Klärung um die *Neipuerts-gaass* gründet, hatte das Mobilitätsministerium bis Redaktionsschluss noch nicht beantwortet. ●

„D'Tilly kriss de net agespaart“

IIII Luc Laboulle

2019 hatten die Grünen mit Tilly Metz bei den Europawahlen ein Rekordergebnis eingefahren. Jetzt soll sie den seitdem angerichteten Schaden begrenzen. Ein Porträt

Während ihr Vorgänger Claude Turmes (63) 18 Jahre lang im Europaparlament die technologische Umsetzung der Energiewende mitgestaltete, hat Tilly Metz (56) in den vergangenen sechs Jahren in Straßburg und Brüssel für Tierwohl gekämpft, mit Pharmedikamenten gestritten und sich für den Ausbau des Schienennetzes eingesetzt. 2019 hatte sie auf sich aufmerksam gemacht, als sie mit Friedensaktivist/innen auf dem belgischen Militärstützpunkt Kleine-Brogel die Startbahn für F16-Flugzeuge blockierte. Anders als viele ihrer Parteikolleg/innen, ist die studierte Psychopädagogin keine Technokratin. „Demgegenüber bin ich der Meinung, dass die Herausforderung der Klimakrise und der Abschied von fossilen Energien heute in erster Linie eine soziale Frage ist und keine technologische“, schreibt sie im Vorwort ihres kürzlich erschienenen Buchs. Handelte *Transition énergétique – Une chance pour l'Europe*, das „Eurofighter“ Turmes 2017 veröffentlichte, von dessen Verdiensten im Europaparlament, sind in Tilly Metz' Anthologie *La transition sera sociale ou ne sera pas* vor allem Beiträge engagierter Bürger/innen aus der alliierten Zivilgesellschaft zu finden.

Das Buch soll Antworten liefern auf die Herausforderungen, denen die Ökobewegung sich seit dem Abebben der „grünen Welle“ stellen muss, die ihren Höhepunkt vor fünf oder sechs Jahren erreicht hatte: Bei den Gemeindewahlen 2017, als Roberto Traversini Bürgermeister in Differdingen wurde; bei den Kammerwahlen 2018, als die Grünen drei Sitze hinzugewannen und hofften, mit Claude Wiselers CSV koalieren zu können, um schließlich die Dreierkoalition mit DP und LSAP zu retten; 2019, als sie bei den Europawahlen mit Tilly Metz und Meris Sehovic ein Rekordergebnis erzielten und den zweiten Sitz im EU-Parlament knapp verpassten, während auf den Straßen Schüler/innen und Studierende nach dem Vorbild von Greta Thunberg für radikalere Klimamaßnahmen demonstrierten.

Dann kam Corona, die Energiepreise stiegen, Russlands Krieg in der Ukraine trieb die Inflation an, und nationalistische bis rechtsextreme politische Kräfte gewannen an Zustimmung. Sie machten die Grünen als Hauptgegner aus, diskreditierten sie als Verbotspartei, warfen ihnen vor, die Menschen mit strengen Umweltauflagen, Feminismus, Fleischverzicht und Gendervielfalt in ihren bürgerlichen „Freiheiten“ einzuschränken. In Luxemburg demonstrierten die Grünen sich mit Skandalen wie die um Roberto Traversini und Carole Dieschbourg teilweise selbst. Diese Affären und der „Kulturkampf“ mit den Rechten mündeten 2023 in zwei Wahldesastern. Für die Europawahlen am 9. Juni bangen die Grünen um ihren einzigen Sitz, den Jup Weber 1994 errang und den Claude Turmes und Tilly Metz seitdem verteidigten.

Zusammen mit Fabricio Costa (29), bis vor vier Wochen noch Ko-Präsident der Jonk Gréng, führt Tilly Metz erneut die Liste der Grünen an. Mit François Bausch hat sie einen prominenten Mitstreiter, dessen politische Karriere fast schon als beendet galt, als er ein Jahr vor den Kammerwahlen verkündete, er stehe nicht mehr für ein Regierungsmandat zur Verfügung. Seine Kandidatur zu den Europawahlen war in der Partei umstritten, da der 67-jährige Ex-Minister im Oktober ein Drittel seiner Stimmen einbüßte und die Partei im Zentrumsbezirk zwei Sitze verlor. Schließlich gab seine nationale Bekanntheit den Ausschlag. Vervollständigt wird die Liste durch die beiden ehemaligen Abgeordneten Chantal Gary (36) und Djuna Bernard (31) sowie Patrick Hurst (43), früherer Präsident des Centre pour l'égalité de traitement.

Obwohl François Bausch beteuert, er werde sein Mandat annehmen, sollte er gewählt werden, hoffen die Grünen doch, dass Tilly Metz im Europaparlament bleibt. Vielleicht verkörpert heute keine/r in der Partei die Werte und die Dialektik der Grünen glaubwürdiger als die queere Pädagogin und überzeugte Vegetarierin, die stets versucht, ihrer (spieß-)bürgerlichen Herkunft zu entfliehen, um doch immer wieder von ihr eingeholt zu werden. „D'Tilly kriss de net agespaart“, erzählt ihre Ehefrau, die Unternehmerin und selbsterklärte Autofanatikerin Barbara Agostino, die vergangenes Jahr für

die DP in den Pétenger Gemeinderat und in die Abgeordnetenkammer gewählt wurde. „A wann s de versichs et anzefänken, ass et fort.“

Anders als ihr Nachname es vermuten lässt, ist Tilly keine direkte Nachfahrin der großbourgeoisen Industriellen- und Politikerfamilie Metz. Verbindungen zwischen beiden Strängen habe es wohl im 17. Jahrhundert im rheinland-pfälzischen Sengerich gegeben, hat sie herausgefunden, sie selbst stammt aus eher kleinbourgeoisen Verhältnissen: Ihr Urgroßvater Henri war Handelsreisender, ihr Großvater Léon Leiter der Escher Banque-Générale-Filiale.

Tilly Metz wuchs in einer konservativen Familie in der Hauptstadt auf. Ihr Vater Henri war Neurologe und Generaldirektor des CHL, für die CSV kandidierte er 1984 zu den Kammerwahlen und war Mitglied des Staatsrats. Ihre Mutter Rita entstammt der Wein- und Spirituosenhändler-Familie Pitz-Schweitzer aus Hosingen, die seit fast 100 Jahren die Exklusivrechte an der Herstellung und Vermarktung des Echternacher Kräuterlikörs Maagbitter Buff hält. Zuhause sei viel über Politik geredet worden, als Tilly sechs war, malte

Michel Welter, wo über Themen wie Bildung und Sonderpädagogik diskutiert wurde. Aus einer kurzen Liaison mit dem Metzger Frank Steffen ging ihre Tochter Lisa hervor, die heute COO der zum Feinkost-Imperium gewachsenen Steffen Group ist.

Nachdem sie Texte von Robert Garcia gelesen hatte, wechselte Tilly Metz 2001 zu den Grünen. Drei Jahre später machte François Bausch sie zur Parteisprecherin, erst im Tandem mit Robert Rings, danach mit Carlo De Toffoli. Sie begann als Lehrerin am IEES in Fentingen, das 2006 als LTPES nach Mersch umzog. Sie verliebte sich in den Schuldirektor Henry Welschbillig, sie heirateten, 2002 folgte sie ihm nach Syren in die Majorzgemeinde Weiler-la-Tour, wo sie sich 2005 zur Bürgermeisterin wählen ließ. In dieser Zeit habe sie viel über Politik gelernt, sagt Tilly Metz. Obwohl die Bevölkerung von Weiler-la-Tour zu den wohlhabendsten in Luxemburg zählt, habe der Gemeindeverwaltung das Geld gefehlt, um wichtige Projekte umzusetzen: „Ech hat vill Iddien, awer keng Suen.“

Vor 18 Jahren war es erneut die Liebe, die ihr Leben veränderte. Bei einem Freundschaftsspiel der Yellow Boys Weiler-la-Tour gegen die Frauennationalmannschaft verfiel sie der 15 Jahre jüngeren Fußballerin Barbara Agostino, einer ehemaligen Schülerin von ihr, und zog zu ihr in die Hauptstadt. Ihre Familie war schockiert, in Weiler-la-Tour konnte sie nicht für eine weitere Amtszeit kandidieren. 2011 erlaubte ihr der damalige CSV-Innenminister Jean-Marie Halsdorf, die Cellule indépendante Fusions Communales zu gründen, die 2012 einen Leitfaden veröffentlichte.

Nach dem Regierungswechsel ging sie zurück ans LTPES, wo sie unter ihrem früheren Mann stellvertretende Direktorin wurde. Ihre politische Karriere war ins Stocken geraten. Zu den Kammerwahlen war sie erstmals 2004 angetreten, landete aber nur im Mittelfeld. 2009 und 2013 wurde sie jeweils Fünfte auf der Zentrumsliste. Bei den Europawahlen 2014 wurde sie hinter Claude Turmes Zweite, 2017 zog sie als Viertgewählte in den Gemeinderat der Stadt Luxemburg ein. Der Tod von Camille Gira führte sie sieben Monate später nach Straßburg.

Das Rekordresultat von 2019 wiederholen zu können, daran glaubt bei den Grünen derzeit keiner. Wie die LSAP möchten sie vor allem verhindern, dass die rechtskonservative ADR ihnen den Sitz klaut. 2019 hatten die Grünen von den hohen Verlusten der CSV (minus 16,55%) profitiert, die ohne Viviane Reding, Georges Bach und Frank Engel angetreten war. Meris Sehovic hatte die Europawahlen zu Klimawahlen dekretiert. Diesmal stehen andere Themen im Vordergrund: Die Verteidigung der EU vor einem mutmaßlichen Angriff Russlands, die Energiesicherheit, die Begrenzung von Migration, ein „pragmatischer“ Umwelt- und Klimaschutz für Bauern und die Industrie. Die Rechten haben den Diskurs vereinnahmt.

Was haben die Grünen dem entgegenzusetzen? Inhaltlich wollen sie das Soziale wieder stärker in den Fokus rücken. Strategisch, offensiver vorgehen. Ihre Partei habe es in den vergangenen Jahren verpasst, die Menschen auf einer emotionalen Ebene mitzunehmen, analysiert Tilly Metz. Man habe zu sehr auf Fakten und die Verteidigung der eigenen Bilanz gesetzt, sei zu technokratisch gewesen. Obwohl sie vornehmlich mit Bus und Bahn fahre, müsse sie respektieren, dass Menschen, die nicht in urbanen Ballungsgebieten wohnen, auf ein Auto angewiesen sind. „Wann s de ze vill distant eriwwer kënns, kanns de nach souvill Fakten hunn“, sagt sie. Gleichzeitig habe man die verbalen Angriffe der Rechten ignoriert, weil man sich überlegen wähnte. Dadurch habe man arrogant und überheblich gewirkt, findet auch der neue Ko-Sprecher der Jonk Gréng, Kris Hansen. Tilly Metz gebraucht den Begriff „klugscheißerisch“. Die Stammwählerschaft der Grünen liege bei zehn bis zwölf Prozent, schätzt François Bausch. Für einen Restsitz könnte es am 9. Juni vielleicht reichen. ●

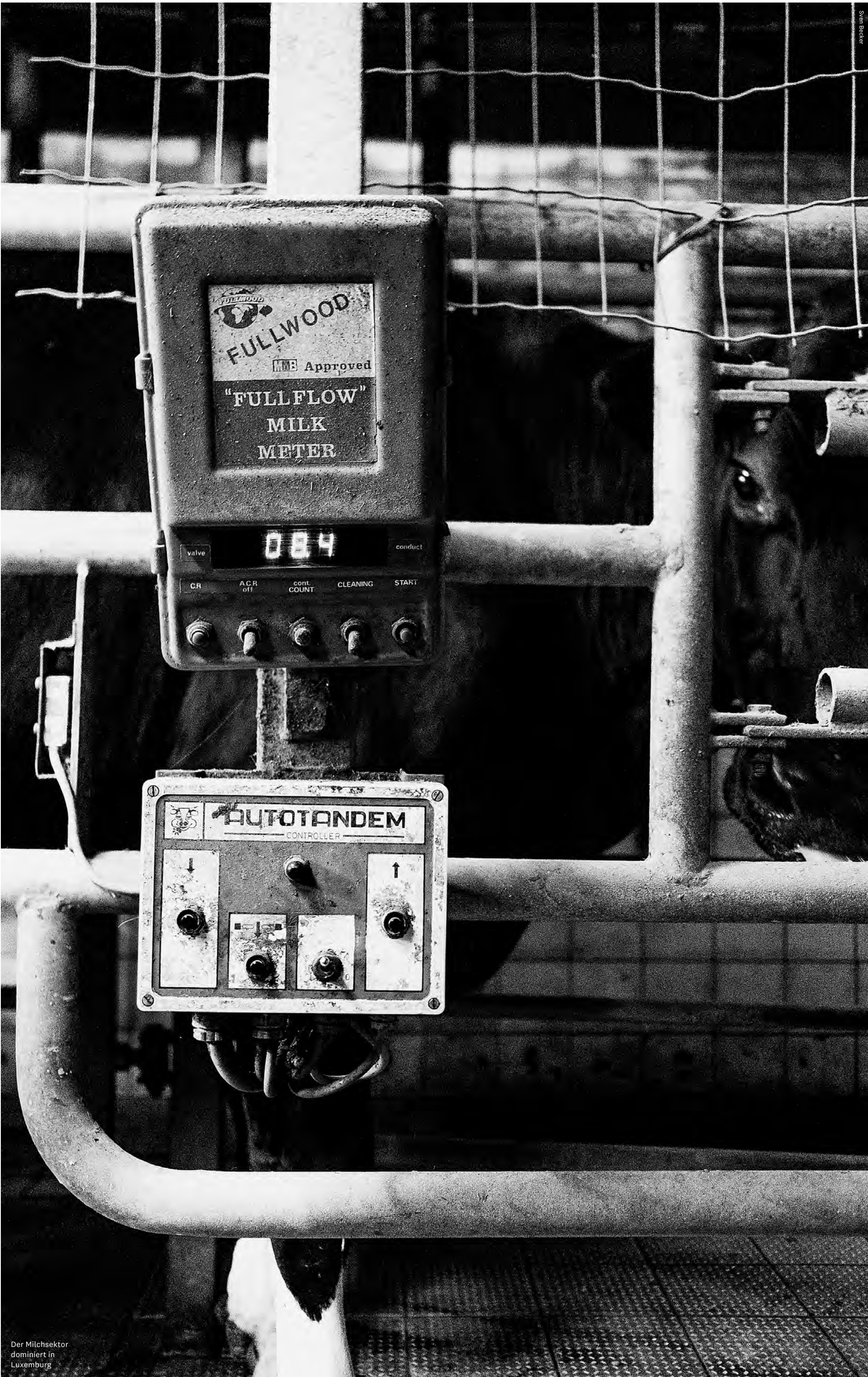


Am Samstag auf dem Europakongress in Moutfort

ihre vier Jahre ältere Schwester Léa ihr ein Bild in ihr Poesiealbum, auf dem ein Männlein vor Wahlplakaten mit der Aufschrift „Votez Giscard“ steht. Léa war bis zu ihrer Pensionierung Französischlehrerin, Tillys zwei Jahr älterer Bruder René ist, wie sein Vater, Neurologe und seit 2021 Generaldirektor des Escher Chem.

Als Jugendliche sei sie „wierklech keen einfacht gewiescht“, erzählt Tilly Metz dem *Land*. Manchmal verschwand sie tagelang, etwa um nach Südfrankreich zu trampen. Die Schule schmiss sie vor der *Première* hin, um eine Sendung im Piratensender *RFM* zu moderieren und als Kellnerin im Le Rabelais auf der Place d'Armes zu jobben. Nachdem ihr eines Abends das Serviertablett aus der Hand gefallen und Gläser zu Bruch gegangen seien, habe sie beschlossen, ihr Abitur nachzuholen und zu studieren. Erst Psychomotorik, dann Psychopädagogik in Louvain-la Neuve.

Wegen der Liebe wollte sie in Belgien bleiben, schließlich kehrte sie doch nach Luxemburg zurück. Marcel Reimen, Generaladministrator im Gesundheitsministerium unter Johnny Lahure (LSAP), stellte sie ein und nahm sie mit zu Treffen des sozialistischen Cercle



Der Milchsektor dominiert in Luxemburg

Auf dem Lande mit der CSV

III Peter Feist

Im Agrarministerium hat wieder die CSV das Sagen. Wird Ministerin Martine Hansen mit einer wissenschaftlichen Politik den Viehbestand senken und die Agrarbranche sich neu erfinden lassen?

Am Montag voriger Woche traf CSV-Agrarministerin Martine Hansen Vertreter der Biolandwirtschaft. Die Öffentlichkeit nahm davon kaum Notiz, die Medien berichteten nicht darüber. Ganz anders beim *Landwirtschaftsdësch* acht Tage zuvor: Der fand mit Pomp im Senninger Schloss mit den drei großen Bauernverbänden und der Landwirtschaftskammer statt, neben der Agrarministerin war auch CSV-Umweltminister Serge Wilmes dabei. Die Medien schenken dem Tisch schon ehe er begann, viel Aufmerksamkeit. Wozu auch beitrug, dass CSV-Premier Luc Frieden am 8. Februar Abgesandte von Bauernzentrale, Bauern-Allianz und Fräi Lëtzebuurger Bauereverband empfing. Dass er das tun werde, gab Frieden eine Woche vorher am Rande eines EU-Gipfels bekannt, als Traktoren protestierender Bauern aus mehreren EU-Ländern halb Brüssel lahmlegten.

Angstreaktionen der Regierung, um Bauernprotesten auch hierzulande vorzubeugen, waren *Landwirtschaftsdësch* und Audienz beim Premier aber nicht. Dass es regelmäßige Landwirtschaftsische geben soll, „Wassertische“ auch, steht im Koalitionsprogramm der Regierung (S. 136), das aufgestellt wurde, ehe Mitte Dezember die europaweite Protestwelle ihren Anfang in Deutschland nahm. Der Prävention hierzulande diene eher die Zusage, die Martine Hansen den Landwirten am 22. Januar gab: Sämtliche Finanzhilfen würden ihnen vollständig erhalten bleiben.

Die beste Vorbeugemaßnahme aber ist die Regierungskoalition. Nach 14 Jahren Unterbrechung hat im Agrarministerium wieder die CSV das Sagen. Genau genommen, dauerte die Unterbrechung nur die zehn Jahre „Gambia“. Romain Schneider von der LSAP, der von 2009 bis 2013 Agrarminister der letzten CSV-LSAP-Regierung war, sagte darüber später: „Ob bei der Aufstellung des Agrarkapitels im Koalitionsprogramm 2009 oder bei Einzelentscheidungen – die CSV war immer mit dabei“ (*d’Land*, 4.7.2014). Manchmal griff sogar ihr Premier ein. Als Schneider 2010 einen nationalen „Agrargipfel“ ausrichtete – der *Landwirtschaftsdësch* ist keine neue Erfindung –, versprach Jean-Claude Juncker vor Gipfelbeginn öffentlich einen „landesweiten Einheitswasserpreis von einem Euro“ für die Landwirte. Es gibt ihn bis heute nicht, aber das Versprechen klang natürlich gut.

CSV-Agrarpolitik ist einerseits eine klientelistische (siehe S. 10). Fernand Boden, Langzeit-Agrarminister von Januar 1995 bis Juli 2009, sah seine Rolle darin, „in Brüssel für unsere Bauern so viele Beihilfen wie möglich herauszuschlagen“. In die Struktur des heimischen Agrarsektors einzugreifen, lag ihm fern: Impulse dazu müssten „aus dem Beruf kommen“ (*d’Land*, 27.8.2003).

Andererseits ist CSV-Agrarpolitik eine, die auf geschickte Weise vom „Land“ erzählt, wenn sie von der Landwirtschaft und vom Weinbau spricht. In ihr liegt ein konservatives, sogar identitäres Element, das nicht nur Wähler/innen interessieren soll, die nach rechts neigen. 2013 ermittelte das Sozialforschungsinstitut Ceps-Instead, Vorläufer des heutigen Liser, in einer Studie zur *Cohésion territoriale*, dass die *Lëtzebuurger* an der Bevölkerung die Städte meiden, die Wohlhabenden unter ihnen in die Randgemeinden der Hauptstadt ziehen, die weniger Wohlhabenden aufs Land. Es handle sich dabei um „langfristige Prozesse“. Bedenkt man das, dann sind für die CSV wichtige Teile des Wahlvolks vielleicht empfänglich für politische Botschaften, die an die agrari-

Lebensmittelsouveränität müsse wieder das Hauptziel sein. An Milch produziert Luxemburg zwei Drittel über den Eigenbedarf hinaus

sche Tradition Luxemburgs anknüpfen und so Identität stiften. Die Erzählungen vom Land sind aber auch Erzählungen vom Besitz, der geschützt gehört und einer Nutzung zugeführt werden sollte, die ihn wachsen lässt. Dass mittlerweile 60 Prozent der landwirtschaftlichen Nutzfläche verpachtet sind, kann unerwähnt bleiben, denn es ändert nichts daran, dass Landwirte mehr oder weniger kleine Unternehmer sind und zumindest ihre Betriebsmittel besitzen. Sind solche Luxemburger Unternehmer – der Agrarsektor ist ausgesprochen luxemburgisch, abgesehen von ein paar Niederländern – in einem Bereich aktiv, der Nahrungsmittel herstellt, dann können Erzählungen von den kleinen Unternehmern potenziell weit über nur ländliche Wählerschichten hinaus wirken. Wer die Interessen dieser Unternehmer politisch vertritt und sich dabei gegen „Verbote“ ausspricht, kann auch auf Resonanz bei jenen hoffen, für die die Freiheit, mit Besitz tun zu können, was man will, ein hohes Gut ist.

Vielleicht lag darin ein wichtiger Grund für das Debakel der Grünen bei den Kammerwahlen am 8. Oktober. Dass in Landwirtschaft „Land“ steckt und sich damit viel verbinden lässt, weiß nicht nur die CSV. In den beiden DP-LSAP-Grüne-Regierungen waren die Landwirtschaftsminister Fernand Etgen (DP, 2013 bis 2018), Romain Schneider (LSAP, 2018 bis 2021) und Claude Haagen (2021 bis 2023) alle aus dem ländlich geprägten Nordbezirk. Alle drei versuchten, das „Luxemburger“ Element der heimischen Landwirtschaft zu kommunizieren. „Jetzt kommt ein Paradigmenwechsel!“ und: „Die Landwirtschaft muss ökologischer werden“, proklamierte Etgen aber nur zu Beginn seiner Amtszeit offensiv. Als die Bauernzentrale ihm vorwarf, seine Rolle als „Anwalt der Landwirtschaft“ nicht zu spielen und einer „Öklobby“ nachzugeben, wurde er vorsichtiger. Den *bad cop* spielte der damalige grüne Umweltstaatssekretär Camille Gira. Zum Beispiel, als er im Sommer 2014 bei einem Treffen mit der Bauernzentrale zu deren Entsetzen erklärte, angesichts der von der konventionellen Landwirtschaft verursachten Umweltschäden müsse man sich fragen, „wie sinnvoll es ist, weiterhin so viele öffentliche Beihilfen in die Branche zu schaufeln“ (*d’Land*, 15.8.2014).

Zu solchen Statements lieferte Martine Hansen die Gegenrede. Vor allem nach den Wahlen von 2018. Auf der Oppositionsbank im Parlament spielte sie mal die Rolle der Frau fürs Grobe, mal die der studierten Agronomin, die alles besser wusste. Sätze wie: „D’Produktioun vu gesonde Liewensmëttel, dat ass der Landwirtschaft hir

Hauptaufgab, déi muss fir eis am Vierdergrond stoen“, sagte sie jahrelang. Nicht nur in der Abgeordnetenversammlung, auch in den Medien, und nicht nur wenn es um Agrarpolitik ging, wie am 13. Juli 2023 bei der Verabschiedung des Agrargesetzes, sondern zum Beispiel auch bei Debatten zum Naturschutz. Der implizite Vorwurf lautete stets, die jeweiligen Landwirtschaftsminister, vor allem jedoch die grünen Umweltministerinnen und die Grünen überhaupt hätten die Bedeutung der Landwirtschaft für die Herstellung gesunder Lebensmittel entweder nicht verstanden oder wissentlich ignoriert, hätten aber auf jeden Fall mit ihrer Politik konträr zu einem nationalen Interesse gelegen. Denn, wie Martine Hansen am 13. Juli fortfuhr: „Mir müssen an Europa, awer och hei ze Lëtzebuerg, d’Liewensmëttelsouveränitéit och erëm eng Kéier als Haaptzil gesinn.“

Eigentlich ist das ein interessanter Punkt. Die Frage ist nur, wie man ihn genau auffasst und was daraus politisch folgen soll. Die „Fleischautarkie“, von der nach der Jahrtausendwende die Rede ging, war eine hysterische, beinahe chauvinistische Reaktion auf Rinderwahn und Maul- und Klauenseuche. Beim heutigen Stand der Dinge ist Lebensmittelsouveränität für Luxemburg utopisch, wenn der Gartenbau (Obst und Gemüse) nur zwei Prozent der Agraraktivität ausmacht und sein Umsatz so klein ist, dass er in der alljährlich im Dezember präsentierten Übersicht der Betriebserlöse nicht mal erwähnt wird. 60 Prozent der Aktivität entfallen auf Milch- und Rindfleischproduktion, wurde beim letzten *Dag vun der Landwirtschaft* am 18. Dezember 2023 bilanziert.

Die Geschäftsergebnisse aus einem repräsentativen „Testbetriebsnetz“ konnten sich sehen lassen: Über den gesamten Agarbereich (mit Weinbau) übertrafen sie 2022 den Durchschnitt der Jahre 2017 bis 2021 um 90 Prozent. Wobei der Durchschnitt 2017-2021 schon zwei Drittel über dem der fünf Jahre zuvor gelegen hatte. Noch bemerkenswerter: Das Ergebnis je „Familien-Arbeitskraft“, die also nicht angestellt ist, lag 2022 mit 81 200 Euro wesentlich über dem vom Statec errechneten nationalen Durchschnittsgehalt von 70 600 Euro. So wettbewerbsfähig gegenüber anderen Sektoren waren die Verdienste in der Landwirtschaft noch nie. Zwar geht es dabei wohlgemerkt nicht um angestellte Arbeitskräfte. Doch die Bilanz für 2018 zum Beispiel hatte pro „nicht entlohnter Arbeitskraft“ 45 600 Euro ausgewiesen war damit den Gehältern in der Baubranche nah.

Die auf Milchproduktion spezialisierten Betriebe erwirtschafteten 2022 den höchsten Erlös. Er lag 126 Prozent über dem Durchschnitt 2017 bis 2021 im Milch-Segment und zwei Drittel über dem Ergebnis 2022 der Landwirtschaft insgesamt. Wegen gesunkener Milchpreise rechnet der Service *d’économie rurale* (SER) im Agrarministerium zwar für 2023 mit einem um 20 Prozent kleineren Ergebnis. Es wäre aber immer noch fast doppelt so hoch wie der Durchschnitt 2017-2021.

Dass im Milchbereich so gut verdient wird, setzt die neue CSV-Agrarministerin allerdings unter Zugzwang. Einen gewissen Zugzwang jedenfalls. Die Zeiten des *laisser-aller* wie unter Fernand Boden sind vorüber. Als Frau vom Fach versteht Martine Hansen, dass Luxemburg mit seinen Milchbetrieben mehr als „souverän“ ist, wenn die Milchproduktion den Eigenbedarf um zwei Drittel übersteigt. Die Produktion von Rindfleisch – zweitwichtigster Zweig der Agrarbranche – kann man ebenfalls so groß nennen, wenn man den

jährlichen Pro-Kopf-Verzehr von 89 Kilo Rindfleisch hierzulande vergleicht mit den 17 bis 34 Kilo, die als „gesund“ gelten. Die hohen Produktionsraten haben Konsequenzen: Von den zurzeit 2 000 Quadratmetern landwirtschaftlicher Nutzfläche pro Einwohner dienen 50 Prozent als Weideland für Milchkühe und Fleischrinder, zwölf Prozent zum Anbau von Futtermais, elf Prozent für Ackerfutter und zwölf Prozent für Futtergetreide. Für so etwas wie Gemüseanbau bleibt nicht viel, wenn 85 Prozent der Flächen den Kühen dienen. Hinzu kommt, dass der hohe Fleisch- und Milch-Output sich noch nicht aus der starken Flächennutzung in Luxemburg decken lässt, sondern dasselbe Flächen-Äquivalent pro Einwohner ein weiteres Mal im Ausland nötig ist – zum Beispiel in Südamerika, von wo vor allem Soja als Kraftfutter für die Kühe importiert wird.

Die Zusammenhänge wurden im Rahmen eines Forschungsprojekts *Simba* der Unis Luxemburg und Liège-Gembloux, des Luxembourg Institute of Science and Technology, des Institut fir Biologesch Landwirtschaft an Agrarkultur Lëtzebuerg und der Züchtergenossenschaft Convis ermittelt. Herauskam ein Szenario für eine „bodennahe“ Landwirtschaft, die mit der Fläche allein in Luxemburg auskäme, allerdings auch mit einem von 200 000 auf 60 000 reduzierten Bestand an Kühen. Andere Ernährungsgewohnheiten würden auch vorausgesetzt, und dass deutlich weniger Lebensmittel als bisher im Abfall landen.

Ganz neu sind diese Ideen nicht. Für die CSV und Martine Hansen galten sie bisher als kaum umsetzbar, weil die Agrarbetriebe schon Investitionen getätigt haben und mit Druck und Verboten gegenüber den Betrieben nicht hantiert werden dürfe. Doch wenn eine Landwirtschaft, die „gesond Liewensmëttel“ produziert“, tatsächlich im Vordergrund stehen und „Liewensmëttelsouveränitéit och erëm eng Kéier als Haaptzil“ gelten soll, käme Martine Hansen schwerlich daran vorbei, sich mit solchen Ideen intensiver zu beschäftigen. Dass sie neue Einkommensmodelle voraussetzen, macht diese Ideen fachlich und politisch anspruchsvoll. Aber dass die Politik ihrer Vorgänger nicht „wissenschaftlich“ genug gewesen sei, hatte Martine Hansen im Parlament ebenfalls immer wieder erklärt.

Natürlich gibt es einen Rollenunterschied zwischen Opposition und Regierungsverantwortung. Nachdem Ministerin Hansen vorige Woche die Abgesandten des Bio-Sektors empfangen hatte, schrieb nicht nur ihr Ministerium anschließend in einer Pressemitteilung von „konstruktiven“ Gesprächen; die Bio-Vertreter/innen sahen das auch so. Offenbar wurde über Märkte gesprochen, und Hansen sicherte zu, die Bio-Branche in die Ausarbeitung eines zweiten nationalen Bio-Aktionsplans, der ab 2026 gelten soll, einzubeziehen. Beim aktuellen Plan war das nicht so.

Am Ende könnte die CSV ihre Erzählungen vom „Land“ lediglich modernisieren müssen. Bis dahin aber müsste der Agrarsektor beinahe neu erfunden werden. Am *Landwirtschaftsdësch* ging es um so etwas nicht. Die Tagesordnung enthielt das Thema „Empfehlungen“ (statt Vorschriften) für Ammoniakemissionen und Erleichterungen für Bauten in Grünzonen, damit Generationen von Bauernfamilien dort ihren Wohnsitz nehmen können. Dass dadurch die knappen Agrarflächen noch knapper würden, liegt auf der Hand. Zumindest vorerst macht die CSV mit ihrem Klientelismus allem Anschein nach weiter. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Klientelismus

Während Monaten begehrten Zehntausende Bäuerinnen und Bauern in den Nachbarländern auf. Die hiesigen Bauern erteilten den ausländischen Kollegen Prokura: Die Fernsehbilder von Treckern am Brandenburger Tor, Jauchefässern vor den Préfectures, Straßenblockaden in Brüssel genügten. Die Regierung bekam es mit der Angst zu tun. Sie lud umgehend zu einem *Landwirtschaftsdësch* ein: Dank *Fongenindustrie* und Tanktourismus muss sie keine Zuschüsse kürzen.

Den tonangebenden Bauern geht es nicht schlecht. Die Landwirtschaft ist zu drei Vierteln eine Kuhwirtschaft: Die Agrarproduktion besteht zu einem Drittel aus Milch, zu 16 Prozent aus Rindern, zu 22 Prozent aus Futterpflanzen für diese Rinder (Ministère de l'Agriculture, *Die luxemburgische Landwirtschaft in Zahlen 2020*, S. 21).

Anders als Getreide- und Fleischproduktion garantiert die Milchproduktion einen täglichen Ertrag auf dem investierten Kapital. Seit 1980 hat sich der Ertrag pro Kuh verdoppelt. Durch intensive Stallhaltung hat sich die Zahl der Kühe pro Betrieb verdoppelt. Dank der „enorm gestiegenen Milchpreise“ verdoppelte sich 2022 das Betriebsergebnis der Milchproduzenten (Ministère de l'Agriculture, *Landwirtschaft in Luxemburg. Betriebsergebnisse 2021/22*, S. 21).

Seit einem Jahr sinkt der Milchpreis wieder. Es gibt Ackerbauern, Viehzüchter, Winzerinnen, Nebenerwerbsbetriebe, die Verluste erwirtschaften. Die hoch verschuldet sind bei gestiegenen Zinsen. Die Land verkaufen müssen. Über die Verlierer geht selten die Rede. Nur wenn die Gewinner Mitleid für sich selbst erheischen. In der Landwirtschaftskammer sind nun drei Verbände fast gleichstark: Von paternalistisch bis liberal. Je nach Einkommenslage.

Die begrenzte Agrarfläche, das Genossenschaftswesen, die politische Förderung der Familienbetriebe bremsen die Konzentration: Unter den größten heimischen Firmen taucht kein Agrobusiness auf. 95 Prozent aller landwirtschaftlichen Betriebe sind Familienbetriebe.

Die Bauernverbände empfinden sich als Wahlsieger: Die CSV ist zurück, die Grünen sind geschlagen. Was wollen sie mehr? Seit zwei Jahrhunderten gibt es eine Trennlinie in der Politik: Das liberale Bürgertum, die linke Arbeiterbewegung stehen für die Industrie, die Stadt, den Fortschritt, den Freigeist. Die klerikale Rechte steht für den Grundbesitz, das Dorf, die Tradition, die Religion.

Wie Arbeiter leisten Bauern harte körperliche Arbeit. Anders als Arbeiter sind sie im Besitz ihrer Produktionsmittel: Äcker, Kühe, Trecker. Das führt zu Konkurrenz mit dem Nachbarhof, erschwert die Solidarität. Sie sind eine Klasse von kleinen Eigentümern. Das macht sie konservativ. Sie wählen CSV. *Härebauern* und Winzer auch DP.

Seit einem Jahrhundert ist das Agrarministerium fast ununterbrochen in der Hand der CSV. Landwirtschaftspolitik war stets CSV-Klientelismus, nun bürokratisiert und digitalisiert. Gespeist aus den Zuschüssen und dem Protektionismus „vu Bréissel“. Von der Bauernzentrale umgemünzt in Wählerstimmen. Zuschüsse entsprechen einem Drittel des Umsatzes (*Betriebsergebnisse 2021/22*, S. 28).

Die Landwirtschaft macht 0,3 Prozent der nationalen Wertschöpfung aus. Sie beschäftigt 3 531 Familienmitglieder und 1 066 Landarbeiter. So viel wie CFL oder Amazon. Ein Viertel der Beschäftigten ist lohnabhängig. Von ihnen geht nie die Rede. Das Arbeitsrecht gilt für sie bedingt. Sie sitzen nicht am *Landwirtschaftsdësch*.

Bauern sind klassenbewusst. Sie finden ihre Arbeit nicht respektiert. Sie stärken ihr Selbstwertgefühl mit schweren Treckern. In der Dienstleistungsgesellschaft gilt der Primärsektor als „industrie crépusculaire“. Mittelschichtkinder aus der Stadt nennen *Piff* „Gülle“. Sie erklären den Leuten vom Dorf, wie sie ihren Lebensunterhalt bestreiten sollen.

Produktivitätssteigerungen werden als ökonomische Allheilmittel gepriesen. Auf Kosten der Beschäftigten und der Umwelt. Nur die Bauern sollen ihr Kapital schlechter verwerten. Sie sollen als Landschaftsgärtner die Steueroase begrünen. ● ROMAIN HILGERT

„D’Kaz am Sak“

IIII Luc Laboulle

Während die aus der neutralen Gewerkschaftsbewegung hervorgegangene Gründergeneration des Aktionskomitee 5/6 Pensioun sich allmählich von der politischen Bühne verabschiedete, hatte die ADR sich schrittweise radikalisiert: Erst unter Fernand Kartheiser, dann unter Fred Keup und Tom Weidig, zuletzt unter den Jungnationalisten Jang Modert und Maks Woroszylo. Mit Alexandra „Lexi“ Schoos hat der Parteikongress am Sonntag auf dem Moselschiff Marie-Astrid eine gemäßigtere Konservative zur Parteipräsidentin gewählt. Mit 73 Prozent der Stimmen setzte sie sich gegen ihren Kontrahenten, den Chamber-Angestellten, Weiswampacher Gemeinderat und Bitcoin-Aficionado Laurent Gallinaro durch.

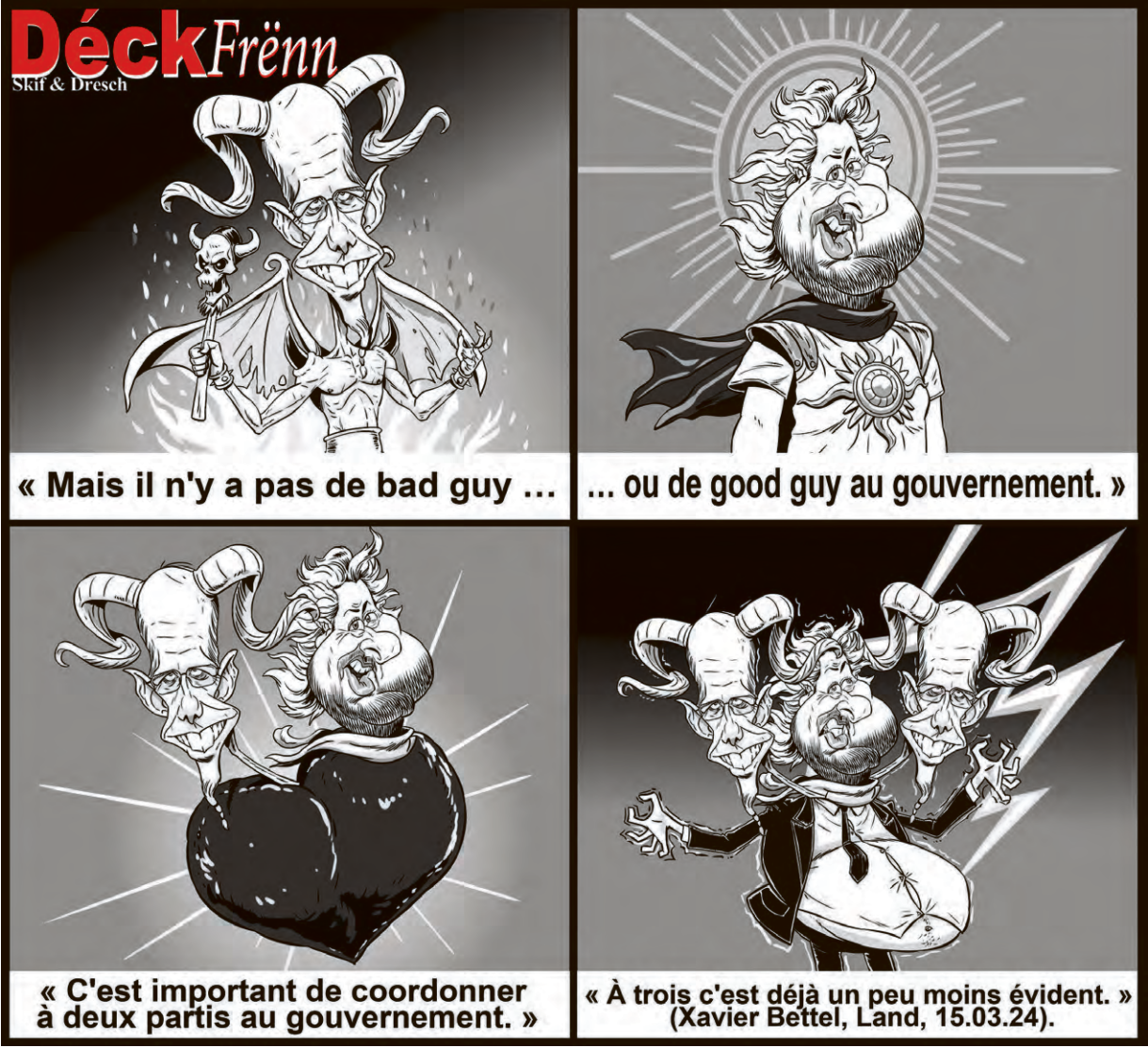
Zuvor hatte der zunehmend zynischer wirkende Fraktionspräsident Fred Keup (beim Gang ans Rednerpult ließ er sich von der Titelmusik der 80-er-Jahre-Fernsehserie Magnum begleiten) den populistischen Diskurs der neuen Rechten abgespult: Der politischen Linken attestierte er, mit „Verboten, Zwang und Sozialismus“ ihre „rosaroten Träume“ einer „woken Welt“ verwirklichen zu wollen, der die ADR Freiheit, Sicherheit und Demokratie entgegensetze. Da diese „Werte“ aber

inzwischen prominent von CSV und DP in der Regierung verteidigt werden, muss die ADR sich neu erfinden und sich auch personell anders aufstellen, wenn sie als Oppositionspartei noch ernst genommen werden will. Sollte der altgediente Fernand Kartheiser im Juni tatsächlich ins EU-Parlament gewählt werden, wäre seine nationalpolitische Karriere beendet. Während Alex Penning in den Staatsrat geht, könnte für Kartheiser der frühere RTL-Reporter Dan Hardy in die Kammer nachrücken – seit Sonntag einer von vier Vize-Präsident/innen der ADR.

Alexandra Schoos konnte im Oktober im Osten trotz leichter Stimmenverluste den einzigen Sitzgewinn für ihre Partei verbuchen und ihr wieder Fraktionsstärke bescheren – ein „Kunststück“, das den „alten weißen Männern“ Kartheiser und Keup im Süden, Jeff Engelen und Michel Lemaire im Norden und Tom Weidig und Alex Penning im Zentrum nicht gelang. In ihrer Rede am Sonntag berief die Tochter des Ehrenpräsidenten Jean Schoos sich auf „die vier Grundwerte der ADR“: Gerechtigkeit, Solidarität, Freiheit und Nachhaltigkeit. Gerechtigkeit, Solidarität und Nachhaltigkeit hatte in der Partei seit Jahren keiner

mehr für die ADR beansprucht, es waren Werte, die negativ besetzt den verhassten Grünen und den Sozialdemokraten zugeschrieben wurden.

Dass der Kongress Alexandra Schoos zur Präsidentin gewählt hat, könnte auch daran liegen, dass die ADR selbst dem „woken“ Zeitgeist verfallen ist. Am erfolgreichsten sind die Rechtsextremeren dort, wo Frauen sie repräsentieren: Giorgia Meloni in Italien, Marine Le Pen in Frankreich, Alice Weidel in Deutschland. Schoos, die sich bislang stets von rechtsextremen Positionen distanziert hat, passt aber nicht so richtig in dieses Schema. Auf *Land*-Nachfrage betont sie, die ADR sei mehr als eine Partei, die gegen „Woke“, Grüne und den Verbrennermotor hetzt. Ihr Motto laute diesbezüglich „leben und leben lassen“. Sie werde auf keinen Fall eine Marionette des Fraktionspräsidenten Keup sein und würde niemals Dinge sagen, die sie selber nicht vertreten könne, beteuert die ADR-Vorsitzende. Nach ihrer Wahl auf dem Kongress am Sonntag hatte sie ihre Parteikolleg/innen schon vorgewarnt: „Lo wier et och wichteg, fir iech e bësse meng Visiounen an Ziler fir d'ADR ze erzielen, net dass dir awer nach hei d’Kaz am Sak kaf hutt. Mee bon, lo ass et och ze spéit, ne.“ ●



„Wir sind umzingelt von Feinden“

IIII Felix Wellisch, Tel Aviv

Seit dem 7. Oktober gründeten jüdische Israelis mehr als 900 Bürgermilizen im ganzen Land. Eine Reportage

Moshe rückt sein Maschinengewehr zurecht und zeigt mit dem Finger einmal im Kreis auf die umliegenden Hügel. „Wir sind umzingelt von Feinden“, sagt der Rechtsanwalt und Anführer des zivilen Notfallkommandos von Gilo bei Jerusalem. Auf seiner Mütze steht „Polizei“, er trägt eine olivgrüne schuss sichere Weste. Auf seinen Befehl stürmt ein Dutzend schwer bewaffneter junger Männer die Eingangshalle der Synagoge der Siedlung. Die Freiwilligen haben sich nach dem Überfall der Hamas im Oktober zusammengetan und trainieren für einen Terrorangriff.

Nach den Massakern der Hamas im Süden des Landes mit mehr als 1100 toten Israelis und rund 250 in den Gazastreifen verschleppten Geiseln blieben die befürchteten Zusammenstöße zwischen arabischen und jüdischen Israelis aus. Trotzdem ist für viele das Gefühl von Sicherheit dahin. Ende vergangenen Jahres gab jeder zweite jüdische Israeli bei einer Umfrage des Instituts für Nationale Sicherheitsstudien an, Angst vor Angriffen arabischer Mitbürger zu haben.

Mehr als 900 Bürgermilizen, auf hebräisch „Kitat Konenut“, gründeten jüdische Israelis seitdem im ganzen Land. In Gilo, gleichzeitig ein Stadtteil von Jerusalem und eine völkerrechtlich illegale Siedlung im israelisch besetzten Westjordanland. Doch auch im weltoffenen Tel Aviv, in Aschkelon und hundert weiteren Orten des Landes gibt es seither solche schwer bewaffneten Notfallkommandos.

Moshe, ein muskulöser Mann mit Vollbart und Schläfenlocken, möchte seinen Nachnamen für sich behalten. Wenn er keine Kampfausrüstung trägt, vertritt der ehemalige Sozialarbeiter als Anwalt Minderjährige, die nicht mehr bei ihren Familien leben können. Bis 2003 diente er in einer Spezialeinheit der Armee, vor allem im Gazastreifen.

Am 7. Oktober waren es in mehreren Ortschaften die Wachteams der Kibbutzsiedlungen, die die Angreifer der Hamas aufhalten konnten, bis Soldaten eintrafen. Während seine Männer Raum für Raum der Synagoge durchkämmen, sagt Moshe: „Es reicht nicht mehr, dass wir eine Armee haben. Alle Bürger müssen jetzt dort, wo sie leben, eine Armee sein.“ Gemeint sind jüdische Bürger. Die rund 20 Prozent arabischer Israelis sind von den Bewaffnungen im Schnellverfahren schon deshalb ausgeschlossen, weil sie anders als ihre jüdischen Mitbürger in der Regel keinen Wehrdienst geleistet haben.

Die etwa 15 Männer der Schutztruppe, zur Hälfte religiöse Juden, zur Hälfte Säkulare, steigen Stufe für Stufe in Grüppchen in die engen Gänge des Bunkers unter der Synagoge hinab. Gedämpft dringen ihre Rufe nach oben: „Raum links, sauber.“ „Zwei nach rechts.“

Ursprünglich kommen die bewaffneten Bürgerwehren aus den Tagen vor Israels Staatsgründung, als viele jüdische Gemeinden zur Verteidigung gegen ihre arabischen Nachbarn bewaffnete Gruppen aufstellten. Nach 1948 verloren sie an Bedeutung. Die Einheiten sollen im Falle eines Angriffs als Reserve für die Polizei eingesetzt werden. Die tausenden Freiwilligen werden dafür in Abstimmung mit den lokalen Polizeidirektionen koordiniert, trainiert und ausgerüstet. Vor dem Gazakrieg gab es weniger als einhundert von ihnen, vor allem in besonders gefährdeten Dörfern und Städten, etwa an der Grenze zum Gazastreifen sowie im Westjordanland.

Am 19. Oktober weitete der Minister für Nationale Sicherheit, Itamar Ben Gvir, selbst ein Sied-



Chaim Messika (M.) mit Mitgliedern eines Notfallkommandos in Jerusalem

Mit „Commando Tourism“ wirbt das „Antiterror-Trainingszentrum Caliber 3“ in der Siedlung Gush Etzion südlich von Bethlehem

ler und Rechtsextremer, die Liste gefährdeter Ortschaften deutlich aus. Dazu ließ der Scharfmacher, der als junger Mann Parolen wie „Tod den Arabern“ rief, sich medienwirksam beim Verteilen Dutzender Maschinengewehre fotografieren. Die Voraussetzung für Mitglieder ist vor allem, den Wehrdienst in der Armee abgeschlossen zu haben. Das trifft wegen der allgemeinen Wehrpflicht auf fast alle jüdischen Israelis zu.

Der Anwältin Anne Suciú von der israelischen Bürgerrechtsbewegung ACRI bereitet das Sorgen: „Von einem Moment auf den anderen haben hunderttausende Menschen potentiell Zugang zu schweren Waffen bekommen.“ Zusammen mit der massiv gestiegenen Zahl an privaten Pistolen liege darin eine noch nicht abzusehende Gefahr für besonders vulnerable Gruppen: Frauen, psychisch instabile Menschen, Minderheiten. Dass die bewaffneten Hilfspolizisten auch eigene Patrouillen unternehmen können, sei vor allem für die 20 Prozent israelischer Araber eine Gefahr. „Die Gesellschaft sieht Palästinenser zunehmend als Bedrohung.“ Die Hemmschwelle für tödliche Schüsse sinke. Gleichzeitig haben arabische Ortschaften in der Regel nicht die Möglichkeit, solche Sicherheitsteams aufzustellen. „Du kannst in derselben Region jüdische Dörfer finden, die eine Kitat Konenut aufstellen und direkt daneben Orte, die das nicht können“, sagt Suciú.

Geht es nach Moshe in Gilo, soll das auch so bleiben: „Ich habe am 7. Oktober als erstes die Tür abgeschlossen, als ich hörte, dass Araber in jüdische Dörfer eingedrungen sind“, sagt er. Vom Vorplatz der Synagoge in Gilo fällt der

Blick auf die benachbarten Ortschaften zwischen den olivgrün bewachsenen Hügeln um Jerusalem: Nördlich von Gilo liegen die arabischen Ortsteile Scharafat und Beit Safafa, im Süden beginnen wenige hundert Meter entfernt hinter der meterhohen israelischen Sperranlage die palästinensischen Städte Beit Jalla und Bethlehem im Westjordanland.

„Wenn du von hier runterschaust, siehst du Kirchen und Moscheen, aber das ist nicht das ganze Bild“, sagt Moshe. Stattdessen würden sie in Bethlehem Bilder von „Terroristen“ aufhängen und Hakenkreuze an die Wände malen. Das habe er selbst bei Google Street View gesehen. Selbst dort gewesen sei er noch nie. In Europa und den USA würden das viele nicht verstehen. „Zwischen Teheran und Washington liegen 10 000 Kilometer, aber von hier bis zu unseren Feinden ist es ein Kilometer.“

Auf der anderen Seite der acht Meter hohen Betonmauer in Bethlehem schenkt Suhail Khalilieh schwarzen Kaffee ein. „Viele Palästinenser in den besetzten Gebieten haben Angst“, sagt der politische Analyst, der seit 20 Jahren für das palästinensische Institut für angewandte Forschung (ARIJ) die Entwicklung israelischer Siedlungen in den besetzten palästinensischen Gebieten beobachtet.

Seit Kriegsbeginn wurden mehr als 400 Palästinenser von israelischen Sicherheitskräften oder Siedlern getötet, die meisten bei Razzien, eigenen Anschlägen oder Zusammenstößen. Seit 2016 zählt der Experte 6 000 gewaltsame Übergriffe durch Siedler, ein Drittel davon alleine seit Januar 2023. Sie reichen von Angriffen auf Hirten über Brandstiftung bis zu bewaffnetem Eindringen in palästinensische Ortschaften.

Waffen in den Händen von jüdischen Zivilisten sind im Westjordanland laut Khalilieh dabei nichts neues. Zugenommen habe die Bewaffnung massiv, seit vor rund 15 Jahren in mehreren Siedlungen Trainingszentren eröffnet wurden. Zunächst seien die Schießbahnen vor allem für die Sicherheitsteams der Siedlungen gewesen. Über die Jahre seien sie für Besucher und schließlich für gewöhnliche Touristen geöffnet worden.

Mit „Commando Tourism“ wirbt das „Antiterror-Trainingszentrum Caliber 3“ in der Siedlung

Gush Etzion südlich von Bethlehem. Unter den Angeboten finden sich auf der Webseite ein „Teenager Sommerlager“ für Jungen zwischen 15 und 17 Jahren. Auf dem Programm stehen Kampfsport, Schießtraining sowie jüdische Geschichte. Die Fotos zeigen Minderjährige in paramilitärischen Uniformen und Luftdruckgewehren.

Wer sich der Anlage auf einer Hügelkuppe nähert, hört schon aus der Entfernung das scharfe Peitschen der Schüsse. Hinter einem mit Stacheldraht gesicherten Tor herrscht reger Betrieb. Männer und Frauen mit Maschinengewehren und in Tarnkleidung laufen zwischen den Schießbahnen hin und her. Vor einem der Bürocontainer wartet eine Gruppe junger Frauen in der Uniform der israelischen Grenzpolizei. Bei vielen Gästen wird nicht auf den ersten Blick klar, ob sie Soldaten oder private Besucher sind. Der dazugehörige Laden bietet von Uniformen bis zu Waffen und Munition ein breites Angebot. Alle Trainings und Verkäufe fänden „im Rahmen der israelischen Waffengesetze statt“, heißt es im Büro.

Auch in Gilo betont man die Kooperation mit den Sicherheitsbehörden: „Wir sind ein demokratisches Land und wollen keine unkontrollierten Milizen“, sagt Chaim Messika, der als Freiwilliger die Zusammenarbeit zwischen der Polizei und rund zwei Dutzend Sicherheitsteams in Jerusalem koordiniert. Doch solange die Bedrohung durch militante Palästinenser nicht beseitigt sei, gebe es zur Bewaffnung der Bevölkerung keine Alternative, sagt der stämmige Mann: „Wir sind Juden, keine Christen. Wir werden nicht die zweite Wange hinhalten.“

Im Büro von ARIJ in Bethlehem zögert Khalilieh auf die Frage, ob er sich zum Schutz eine eigene arabische Miliz wünschen würde. „Wir sehen sehr gut, wie die israelische Armee in Orten wie Nablus, Dschenin oder Tulkarem gegen bewaffnete Gruppen vorgeht“, sagt er. „Das will hier niemand, die meisten wollen gleiche Rechte und dass ihre Kinder zur Schule gehen. Doch die Menschen werden nicht endlos zusehen, wie Freunde und Familienangehörige getötet werden.“ Er hofft auf Hilfe von außen. Eine Friedensstruppe, die glaubhaft für Sicherheit für Palästinenser sorgen könnte, würden die Menschen hier annehmen, glaubt Khalilieh. ●



Lancement des cinquième et sixième satellites O3b mPower le 12 novembre dernier à Cape Canaveral avec le lanceur d'Elon Musk

« End-to-end solutions »

III Pierre Sorlut

L'opérateur luxembourgeois de satellites, SES, génère de plus en plus de revenus de ses activités militaires, avec les États-Unis comme client systémique

De l'entertainment au complexe militaro-industriel Voilà quelques jours, l'opérateur de satellites SES a publié son rapport annuel. Ce dernier éclaire sur ce basculement dans l'histoire du géant de l'espace basé à Betzdorf : une majorité des revenus est dorénavant générée par le segment « connectivité » (ou *networks*), et non plus par la vidéo (la télévision par satellite), vache à lait historique du groupe créé au Luxembourg en 1985. Sur les deux milliards d'euros de chiffre d'affaires, plus d'un provient des services de connectivité par l'espace fournis par la flotte de plus de 70 satellites répartis sur deux orbites, en GEO (géostationnaire) à 36 000 kilomètres de la Terre et en moyenne orbite, à 8 000 kilomètres. Les comptes révèlent que la moitié de ce revenu « Networks », soit 500 millions d'euros sur un an, a une source gouvernementale. Avec l'Oncle Sam comme partenaire privilégié. « The business is comprised of 75% of multiple US defence and civilian agencies », est-il précisé.

À quoi sert SES sur le « théâtre des opérations » (pour reprendre l'expression consacrée) ? « ISR, secure connectivity for land-based operations, communications on the move for mobile missions on land, at sea, and in the air », énumère le rapport annuel du groupe. « ISR », investissement socialement responsable ? Pas exactement. *Intelligence, Surveillance & Reconnaissance (or Recovery)*. L'acronyme ISTAR est aussi utilisé, car il intègre le concept de *Target Acquisition*. Il s'agit là des ressources mises en œuvre pour collecter des informations sur le terrain, mais aussi parfois pour détruire des cibles. SES achemine les données. On peut ainsi piloter un drone à distance grâce à la connectivité par satellite. En 2015, le *Wort* avait relevé sur le site Internet de l'entreprise, sa participation à des programmes militaires impliquant des drones. Dans « Dans Geschäft mit den Militärdrohnen », le quotidien soulignait que leurs missions allaient de la reconnaissance jusqu'à « l'attaque et l'assassinat ». Le député Déi Lénk, Serge Urbany, s'en était ému auprès des ministres de tutelle, Xavier Bettel (DP) et Etienne Schneider (LSAP). « SES, tout comme les autres fournisseurs de capacités de communications à travers le monde, n'est pas toujours informé de l'utilisation précise qui est faite de ces capacités », avaient répondu les ministres des Communications et de la Défense, un peu gênés. L'État luxembourgeois détient indirectement (via la BCEE et la SNCI) 16,67 pour cent du capital de SES et, surtout, un tiers des droits de vote.

Welfare warfare Sur son catalogue *Defense & Security*, SES explique assurer un lien sécurisé et fiable entre les terminaux mobiles et les quartiers généraux. D'un bateau, d'un avion, d'un drone ou d'un tank vers la base. Ou via des antennes semi-portatives, installées au camp ou sur des véhicules de secours. La technologie SES permet des « vital communications with first emergency responders or security forces in areas completely devastated by natural or man-made disasters ». Ces « end-to-end solutions » contribuent aussi « positivement au bien-être des troupes » en leur permettant un contact « avec ceux qui sont restés à la maison, où qu'ils soient, à travers des app' comme Skype, FaceTime ou autres ». Dans sa publication annuelle, l'entreprise précise : « We also enable governments, NGOs, and humanitarian organisations to mount coordinated crisis responses for humanitarian assistance and disaster recovery. » Dans les communications officielles, l'on répète l'intérêt du « dual use », ou « double usage », pour justifier cette technologie utile à des fins civiles et/ou militaires. Il en va d'ailleurs de même pour la flotte d'A400M achetée par le Grand-Duché avec ses partenaires du Benelux, laquelle sert alternativement au transport de troupes et à l'aide humanitaire.

« L’espace a commencé à rentrer dans les armées, il y a à peu près une dizaine d’années », explique Philippe Glaesener. en charge des grands programmes gouvernementaux (hors États-Unis) chez SES. Avant, seules une dizaine d’États en avaient les moyens. Des acteurs comme SES, qui a lourdement investi, permettent aux moins grands, alliés, d’accéder à cette protection venue du ciel, détaille le Luxembourgeois dans un entretien au *Land* ce mercredi. « Et comme nous sommes un acteur important, il est normal que certains gouvernements ou agences de sécurité nous consultent », estime-t-il. Le regain d’intérêt était-il lié à l’annexion de la Crimée par la Russie et à la menace de retour de la guerre en Europe ? Le ministre de la Défense, Etienne Schneider, a déposé en novembre 2014 le projet de loi visant la création de LuxGovSat, un partenariat public-privé avec SES pour mettre à disposition des armées, y compris étrangères, des capacités de communication par satellite, mais également diversifier l’économie nationale autour du militaire. Le projet (arrivé trop tôt ?) a multiplié les exercices financiers négatifs durant ses premières années d’opérations, mais il devrait basculer dans le vert en 2023 grâce à « une forte croissance », selon des informations collectées auprès de SES.

Technopolitics Depuis février 2022 et l’attaque russe sur l’Ukraine, les dépenses militaires abondent. « Governments are expected to spend more », est-il écrit dans le rapport annuel, que ce soit en matière civile ou militaire. Cette semaine, le Premier ministre ukrainien s’est déplacé au Luxembourg. Il y a rencontré la (fraîchement nommée) présidente de la BEI. Nadia Calvino a rassuré sur la disposition de la banque de l’Union européenne de financer les efforts de défense sur le Vieux continent. D’ailleurs, la banque basée au Kirchberg a avancé 300 millions d’euros à SES en 2022, le plus gros crédit jamais accordé à une entreprise luxembourgeoise. L’entreprise de Betzdorf a investi dans la flotte de satellites O3b mPower. Dans son catalogue *Enhancing UAS Satcom Capabilities* (pour *unmanned aerial systems*), SES vante les intérêts de ces satellites en train d’être mis sur orbite pour piloter des drones, grâce à leur « virtual-fibre connectivity, the ability to increase or decrease throughput on demand, as well as a unique higher return link capability ». Sans oublier la résistance à l’interception et au brouillage.

Sur le marché militaire, avoir le Luxembourg au capital confère un certain avantage. D’abord, SES n’est pas contrôlée par un fonds de *private equity* comme le sont Intelsat ou d’autres compétiteurs. L’opérateur luxembourgeois est a priori protégé de la fièvre capitalistique. « The government may oppose the acquisition within three months from such information if it determines that such acquisition would be against the general public interest », précise le rapport annuel du groupe qui emploie autour de 2 300 plein-temps.

Dans son essai *Technopolitique* paru le mois dernier, la politologue Asma Mhalla avance que les géants technologiques (privés) modifient l’équilibre des pouvoirs entre les grandes puissances (étatiques). En toile de fond de l’analyse géopolitique demeure la rivalité stratégique entre les États-Unis et la Chine, ainsi que la lutte contre le réchauffement climatique.

S’ajoute ici l’émergence de potentats technologiques tel Elon Musk (X, Tesla, Space X, Starlink, Neuralink) qui sont associés à des conquêtes techniques (le retour des États-Unis dans la conquête spatiale) et qui se mêlent à la politique internationale. Asma Mhalla se réfère à l’immixtion du trublion américain de la tech dans la guerre en Ukraine. Elon Musk a mobilisé certains de ses satellites de Starlink au-dessus de la zone occupée pour assurer la connectivité « vitale pour la logistique militaire et pour contourner le sabotage des réseaux par l’armée russe ». En revanche, selon son biographe Walter Isaacson, Elon Musk a refusé d’activer le réseau Starlink alors qu’il aurait permis une attaque de drones ukrainiens sur un port stratégique tenu par les Russes, son réseau satellitaire n’étant « pas conçu pour faire la guerre ». Le cas Musk, entre autres, « nous incite à interroger le rôle de l’État, comme construction politique et juridique, face à des hydres d’un genre nouveau, à la fois entreprises privées, acteurs géopolitiques et parfois espaces publics ». SES travaille avec SpaceX pour des lancements de satellites.

Le Luxembourg fonde sa politique de défense spatiale sur SES. « Le retour économique et sociétal des investissements au niveau de la défense est un objectif fixé au niveau de l’accord de coalition », nous rappelle la ministre Yuriko Backes cette semaine. En 2014, le gouvernement a investi cinquante millions d’euros pour lancer LuxGovSat. Sur la durée de vie du programme, l’État peut acquérir jusqu’à cent millions d’euros de capacités satellitaires. La loi du 9 juin 2023 sur les Medium Earth Global Services (MGS) autorise l’acquisition et l’exploitation par la direction de la Défense de capacités de communication satellitaire de la constellation O3b mPower. Le budget total du projet s’élève à 195 millions d’euros sur dix ans. L’administration américaine cofinance. En 2015, le Parlement avait déjà voté un engagement sur l’achat pour l’Otan et son programme de drones de surveillance pour un maximum de 12 millions d’euros par (sur une décennie), auprès de LuxGovSat.

Affinités avec l’Oncle Sam Le soutien prononcé du gouvernement luxembourgeois à l’opérateur (à commencer par la concession originelle de ses fréquences d’émission par satellite) confère une dimension souveraine à SES, délégation de la souveraineté d’un petit État en quête d’équidistance dans le concert européen des grandes nations (entre la France, l’Allemagne, l’Italie et l’Espagne), sous la bienveillance des États-Unis. Ce dernier a soutenu sa naissance et est aujourd’hui son meilleur client. Si l’armée américaine a ses propres satellites, elle diversifie les risques en faisant appel à des technologies développées par des tiers. À ses débuts dans les années 1980, SES était soupçonnée par la France de François Mitterrand (et d’Eutelsat) d’être le cheval de Troie des Américains dans les télécommunications européennes.

Les activités du groupe aux États-Unis, sont pilotées par David Yields. L’intéressé est arrivé chez SES via l’acquisition en août 2022 pour 450 millions de dollars de DRS Global Services, un intégrateur de solutions (des terminaux mobiles et de nombreux clients liés au gouvernement américain). David Yields est aujourd’hui à la tête de la société proxy, SES Global Services,

enregistrée aux États-Unis pour servir le Department of Defense. Lui et ses collaborateurs ont l’habilitation sécurité idoine. L’acquisition de parts de marché pour SES s’est historiquement opérée via des fusions. Pour une extension de son emprise géographique avec Americom (2001) puis New Skies (2006), pour ne citer que deux absorptions majeures. Pour une percée technologique avec O3b Networks, une flotte de satellites en orbite moyenne (2016). Dans un secteur très concurrentiel, une fusion avec un concurrent permet de rationaliser les investissements, très lourds par nature, et d’accéder à des nouvelles technologies. La fusion entre SES et Intelsat a échoué en juin de l’année dernière.

Selon Philippe Glaesener, ni la stratégie de SES, ni la conduite des affaires du groupe ne se calquent sur la politique de la Défense luxembourgeoise dans l’espace qui, elle, est réalisée en association avec « des pays qui partagent les mêmes valeurs démocratiques ». Selon le responsable des affaires gouvernementales de SES, l’opérateur de satellites s’en tient au respect du droit international et de la législation européenne. « Nous ne devons pas signer de contrats avec des pays qui sont sur liste noire, comme la Syrie ou la Corée du Nord et nous savons à qui nous avons à faire », explique le représentant de SES, se référant ici aux intégrateurs de services « qui ont pignon sur rue » et qui agissent au nom d’une administration. « Nous ne connaissons pas précisément les missions pour lesquelles les pays utilisent les capacités » qu’ils se procurent auprès de SES, ajoute-t-il. Japon, Corée du Sud, Australie et tous les pays de l’OCDE constituent la zone de prospection. La Russie ? *Niet*. « De toute façon, elle n’achèterait pas », sourit Philippe Glaesener. La Chine ? Pas question non plus. « La Chine est un acteur de l’espace très très développé. Ils n’ont pas besoin de nous », précise celui qui s’y est rendu en 2017 aux côtés des ministres Bettel et Bausch. Il était alors question, dit-il, de demander les autorisations pour fournir le service de connectivité aux compagnies qui survoleraient l’Empire du Milieu.

Cette confiance gouvernementale et des organisations internationales offre un crédit certain à SES, relate Philippe Glaesener. Et l’opérateur pourrait bien transformer l’essai en participant au projet Iris² de constellation de connectivité souveraine lancé par la Commission européenne. « SES fait partie du consortium qui a fait une offre. Des tractations sont en cours », commente brièvement le responsable du dossier ce mercredi. « Nous sommes également en pourparlers avec d’autres pays pour devenir leur acteur de la défense privilégiés », avance encore Philippe Glaesener. Lesquels ? Dans ce secteur plus que dans un autre la confidentialité oblige. ●

¹ Le Luxembourg est représenté au Conseil d’administration par des hauts-fonctionnaires et assimilés qui ont vu leurs jetons de présence augmenter en 2023. La vice-présidente de SES, responsable au ministère d’État, Anne-Catherine Ries, émerge maintenant à 100 000 euros par an, Françoise Thoma (BCEE) à 90 000, Carlo Fassbinder (ministère des Finances) et Jacques Thill (minétat) à 70 000.

Visite officielle en Chine en 2017, Philippe Glaesener (SES) se tient à droite



Joker bruxellois

IIII Bernard Thomas

Les Lentz pris dans l’engrenage de la DG Concurrence

L’acquisition du grossiste Boissons Heintz par la famille brassicole Lentz (Bofferding, Battin, Munhowen) devait être ressentie comme une provocation par l’Autorité de la concurrence. Cela fait des années que l’Autorité a le secteur dans sa ligne de mire. Or voilà que le numéro 1 de la distribution des boissons avale sa principale concurrente, s’assurant une belle position dominante. À défaut d’un contrôle des concentrations au Luxembourg, il restait une ultime voie de recours : La Commission européenne. Ce joker, l’Autorité de la Concurrence l’a tiré le 7 février. Vendredi dernier, la Commission a informé qu’elle acceptait la demande de renvoi du Luxembourg, notamment parce que le rachat « menace d’affecter de manière significative la concurrence dans le pays demandeur ».

Le deal entre Roland Heintz et Georges Lentz Jr avait nécessité 18 mois de négociations, avant d’être finalisé le 31 janvier. Il court désormais le risque (lointain mais réel) d’être annulé sur ordre de Bruxelles. L’acquisition passera par les moulins du Berlaymont. La Brasserie nationale se retrouve pris dans l’engrenage. Elle devra d’abord notifier les détails du *merger* à Bruxelles, détails qui seront publiés à fur et à mesure en ligne. Débutera alors la « phase I » de la procédure : La Commission disposera de 25 jours ouvrables pour faire un premier relevé, basé entre autres sur des entretiens avec les « market participants ». (La fédération de l’Horesca s’est montrée jusqu’ici étonnamment

Quand le pragmatisme patronal devient source d’insécurité juridique

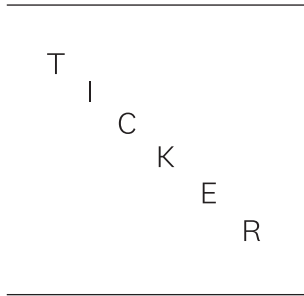
peu critique face à la concentration de pouvoir.) Si jamais des questions demeuraient, pourrait alors débiter la « phase 2 ». Les technocrates de la DG Concurrence auraient alors 105 jours ouvrables pour pondre une analyse économique « en profondeur », incluant notamment des documents internes des entreprises visées. C’est tout le système anachronique des « licences volantes » et des « privilèges de cabarettage » qui pourrait ainsi entrer dans le champ d’analyse de la Commission. En fin de processus, trois alternatives : Un OK inconditionnel, un accord lié à des conditions (« remedies ») ou une interdiction pure et simple.

Les Lentz ont très peu apprécié. Ils pointent du doigt leur rival : Ce serait « le géant mondial AB-Inbev » (propriétaire de la Brasserie Diekirch) qui aurait dénoncé le deal auprès de l’Autorité de la concurrence, écrit Munhowen dans un communiqué, publié vendredi dernier. Ce n’est pas la première fois que les deux principales brasseries se frittent. Au lendemain de son rachat de la Brasserie Diekirch-Mousel, AB-Inbev (à l’époque Interbrew) avait dénoncé une entente illicite conclue quinze ans plus tôt. Les brasseries se virent condamnées à payer un demi-million d’euros pour suspicion de cartel (sauf Interbrew qui put plaider la clémence).

24 ans plus tard, la situation est plus cocasse. Car c’est AB-Inbev qui a rendu possible le deal entre Lentz et Heintz : En vendant ses dix pour cent de parts dans Boissons Heintz, la multinationale belgo-brésilienne a ouvert la voie au rachat intégral. Mais une fois que l’opération se concrétisait, AB-Inbev a conseillé à ses cafetiers de passer par d’autres dépositaires. Le grossiste Munhowen se dit étonné par l’enquête bruxelloise. Ce serait une première pour une opération impliquant « deux acteurs régionaux », dont le chiffre cumulé « ne dépasse pas les 130 millions d’euros ». Comme d’habitude, les Lentz jouent la fibre patriotique : Le « rapprochement » (en fait un rachat) serait « pro-concurrentiel, et pas anti-concurrentiel », l’enjeu

pour la Brasserie Bofferding étant de « pouvoir faire face à la concurrence des géants qui dominent le marché ».

L’intervention de Bruxelles a été rendue nécessaire par une lacune luxembourgeoise qui paraît de plus en plus extravagante. Le Grand-Duché est le seul pays de l’UE à ne pas disposer d’un contrôle des concentrations. « Overall, we consider the transaction an appropriate candidate for referral, as it would otherwise not undergo any merger control review in the European Economic Area », explique la Commission au *Land*. Le ministre de l’Économie sortant, Franz Fayot (LSAP), avait déposé un projet de loi fin août 2023, c’est-à-dire très tardivement, pour introduire un tel contrôle préalable. Il y a un mois, Isabelle Lentz assurait au *Land* que le moment de l’acquisition n’aurait pas été dicté par le calendrier parlementaire, mais par « un concours de circonstances. » Dans son accord de coalition, le gouvernement CSV-DP annonce que le projet de loi sera « réévalué ». Le nouveau locataire au Forum Royal, Lex Delles (DP), explique vouloir consulter, de nouveau, les parties prenantes : « Nach eng Kéier een Tour dréinen ». Les milieux d’affaires locaux ont été opposés à un tel contrôle au préalable qui, à leurs yeux, menace l’éclosion de champions nationaux. Le cas Munhowen-Heintz illustre une nouvelle réalité : Le traditionnel « pragmatisme » patronal est devenu source d’insécurité juridique. ●



Deux arrestations et des dizaines de plaintes

Jeudi dernier, alors que le *Land* partait à l’imprimerie en annonçant l’arrestation du fondateur de la plateforme Crypto4Winners (C4W), Luc Schiltz, le Parquet communiquait la mise sous mandat de dépôt de son associé, Adrien Castellani. Le Luxembourgeois et le Français sont soupçonnés d’avoir escroqué des centaines voire des milliers de personnes qui avaient investi dans la cryptomonnaie par leur truchement. Pendant plus de deux ans, de juteux rendements étaient offerts à qui plaçait ses bitcoins ou ethers sur la plateforme C4W, opérée principalement depuis le Luxembourg puisque les deux suspects (à présumer innocents jusqu’à ce qu’un tribunal décide du

contraire) y sont actifs. Plus de 4 000 investisseurs ont été recensés. Les avocats estiment la mise totale autour de cent millions d’euros.

Les deux hommes ont été placés en détention provisoire pour éviter qu’ils ne s’échappent à l’étranger ou n’aliènent des preuves. Plusieurs sources informent qu’ils ont mené grand train en leurs qualités de trader (dans l’ombre) pour Luc Schiltz et de CEO (à la lumière) pour Adrien Castellani. Le degré d’information d’Adrien Castellani sur le passé d’escroc du premier (condamné, entre autres, au Grand-Duché à six ans de prison dont deux fermes) et sa véritable implication dans la gestion des actifs confiés par les clients de C4W est clé. Reste également à savoir s’il reste de l’argent quelque part. L’escroquerie alléguée a été organisée via la *defi* (finance décentralisée) où les transactions sont visibles mais anonymes (pour la plupart).

Pour rappel, le régulateur financier et les autorités judiciaires avaient été alertés à l’été dernier sur les activités de C4W, marque qui a une entité régulée au Grand-

Duché. La CSSF avait communiqué ses soupçons au parquet. Ce dernier avait ouvert une enquête à l’automne. Elle visait notamment Adrien Castellani. Ces informations ont été publiées en janvier dans nos colonnes (*d’Land*, 19.01.2024). Les autorités ont accéléré l’enquête après l’accident de circulation dont Luc Schiltz a été victime le 5 mars. Dès lors, les utilisateurs ont constaté sur Telegram qu’il était impossible de récupérer leur mise sur la plateforme. Samedi 9 mars, C4W a informé de la suspension des transactions et de la possibilité d’une fraude en interne. Adrien Castellani s’est retourné contre son associé le 10 mars.

Aujourd’hui la justice et les avocats des victimes potentielles cherchent à bloquer les fonds où ils pourraient éventuellement l’être : sur les plateformes d’échange, comme Binance ou Kraken, ou encore auprès de Ledger, sorte de coffre-fort crypto où étaient censés être stockés la moitié des fonds investis par les clients de C4W. De l’argent peut également être caché sur les comptes des différentes

sociétés ouvertes à travers le monde par le management de C4W, en Irlande, en Suède, à Dubaï ou encore au Luxembourg. L’avocat, Andreas Komninos, a déposé des plaintes pénales cette semaine pour plusieurs dizaines de victimes. ^{PSO}

Smoke ! Smoke ! Smoke !

« Ech soen Iech et riicht eraus : Dat wat mir maachen ass eigentlech inkohärent », dit Gilles Roth (CSV) ce mardi à propos du lien entre politique de santé et prix du tabac. Le ministre des Finances, qui intervenait dans le cadre d’une heure d’actualité demandée par Déi Gréng, revendique son parler cash (« ech stinn dozou » ; « ech soen dat éierlech »). Roth répète son nouveau mantra : En tant que ministre des Finances, il ne verrait comment renoncer à ce milliard d’euros de recettes. La députée Diane Aدهم (CSV) tente encore la quadrature du cercle, évoquant « un mix intelligent de mesures » : « Les Finances s’occupent de l’aspect fiscal et la Santé s’occupe de l’aspect sanitaire ». « Voilà ce qu’on appelle cohérence ! », s’écrie Mars Di Bartolomeo (LSAP).

Fred Keup (ADR) joue au *contrarian* : « Les prix bas sur le tabac, c’est tout simplement génial pour nos finances ici au Luxembourg ! ». Il faudrait remercier « le génie » qui en eût le premier l’idée. Di Bartolomeo venait de relater une rencontre à Dudelange avec un couple d’Alsaciens cherchant la prochaine station-service pour s’y approvisionner en cigarettes. Keup rebondit sur l’anecdote : « Ma ech hätten se mat der Hand geholl a bei d’Tankstell bruecht a gesot : Allez-y, Allez-y ! Profitez ! »

Exhibant une copie du Budget 2024, le député vert lance : « Il faudrait y marquer : ‘Ce budget cause de graves maladies’ ». Les Verts auraient toujours été contre le tourisme du tabac et pour une hausse des accises, « mir kruten ons an der Regierung nëmmen ni duerchgesat », se plaint François Bausch. Mars Di Bartolomeo pointe également du doigt le « Koalitiounspartner ». « Sou einfach maache mir eis dat net », réplique sèchement Gilles Roth.

En fin de la dernière mandature, les verts et les

socialistes avaient effectivement tenté de faire augmenter les accises. Le projet avait même été mis à l’ordre du jour du conseil de gouvernement, mais finit par s’y heurter à un « non » du DP, raconte l’ancienne ministre de la Santé, Paulette Lenert (LSAP), au *Land*.

Le risque blanchiment est par contre traitée de manière désinvolte. On ne pourrait l’exclure, dit simplement Gilles Roth, ajoutant que si quelqu’un avait des doutes, il pourrait toujours faire une dénonciation au Parquet ou à la Cellule de renseignement financier. Reste que le trafic de tabac a pris une envergure inquiétante. Des questions inconfortables se posent pour les stations-service (mais également leurs banques). À commencer par : De quelle source provient l’argent, en liquide, dépensé par les trafiquants professionnels ? (Certains remplissent des camionnettes et camions entiers, dépensant d’un coup des dizaines de milliers d’euros à la caisse.) Une autre question, toute aussi incommode : Par quels réseaux s’organise la revente au détail des produits de la contrebande ? ^{BT}

La colombe et les crapauds

IIII Georges Canto

Christine Lagarde rassemble contre elle à l'intérieur et à l'extérieur de la BCE qu'elle préside

Depuis un mois, il ne s'est guère passé de semaine sans que la BCE ne fasse une annonce d'ampleur. Le 22 février, c'était la publication de ses comptes annuels. Le 7 mars, celle de ses projections macroéconomiques trimestrielles, coïncidant avec sa décision de maintien des taux directeurs. Le 13 mars, elle annonçait une importante refonte du cadre réglementaire régissant la mise en œuvre de sa politique monétaire. De quoi faire oublier que, à l'extérieur, la contestation de son action prend de l'importance, avec de nouveaux griefs, tandis qu'émerge une contestation interne multiforme.

Depuis sa création en 1998, la BCE est habituée aux critiques « externes » émanant des milieux économiques, politiques et universitaires, sans parler de la presse. Dès l'origine, on remettait en cause sa mission principale, inspirée de celle de la Bundesbank (BuBa), à savoir le maintien de la hausse des prix de la zone euro à un niveau proche de deux pour cent, supposé « mettre de l'huile dans les rouages ». Mais dans le même temps, et encore aujourd'hui, sa consœur la Federal Reserve Board (Fed) américaine se fixe à la fois un objectif d'inflation et un objectif d'emploi. Ce dernier n'a jamais été pris en compte par la BCE alors même qu'au début 2002, moment où l'euro est apparu concrètement dans les poches des Européens, le chômage frôlait les 8,5 pour cent parmi les onze pays l'ayant adopté, contre 5,8 pour cent aux États-Unis.

Depuis deux ans, la contestation externe a surtout porté sur le timing et l'ampleur des hausses ou baisses des taux d'intérêt. En 2022, la BCE a été accusée d'avoir réagi avec retard à la pression inflationniste. Il a fallu en effet attendre le 1^{er} juillet pour la voir augmenter ses taux directeurs, ce que la Fed avait commencé à faire dès le 16 mars, à peine trois semaines après l'agression de l'Ukraine. Mais ensuite, l'ins-

titution basée à Francfort n'a pas faibli, avec pas moins de dix hausses consécutives en quatorze mois (juillet 2022-septembre 2023). Depuis, le bouton « pause » a été actionné (*d'Land*, 3.11. 2023) et une petite baisse est prévue au début de l'été, au grand dam de certains économistes qui l'appellent de leurs vœux au plus tôt.

Depuis plusieurs mois les critiques se sont aussi focalisées sur les indicateurs utilisés par la BCE. Selon une opinion largement partagée, la hausse des prix en Europe ne reviendra pas, ou plus, sous la barre des deux pour cent. En cause, les dépenses liées à la transition énergétique et au respect des critères ESG. Le 23 janvier 2024, la présidente de la Fedil, Michèle Detaille, a déploré l'inadéquation des outils de mesure sur lesquelles se basent les politiques publiques, et plus particulièrement, pour ce qui est de la politique monétaire, de la mesure de l'inflation. « Est-il pertinent de comparer les prix actuels de ces produits à ceux d'il y a cinq ans ? » s'interrogeait-elle.

La prise en compte de la RSE multiplie et donc alourdit les coûts de production des entreprises. De plus, selon l'économiste Sylvie Matelly directrice adjointe de l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris) à Paris, « nous avons besoin d'une rupture technologique pour passer dans le nouveau monde et cela nécessite des investissements considérables ». La combinaison de ces différentes contraintes rend difficile voire illusoire une évolution modérée des prix, encore moins une baisse. « *La transition énergétique, les efforts de relocalisation, la hausse du pouvoir de négociation des salariés, le vieillissement démographique, tout cela joue en faveur d'une inflation spontanée supérieure à deux pour cent* », expliquait Patrick Artus, conseiller économique de Natixis en août 2023. Comme preuve, l'inflation sous-jacente qui ne tient pas compte des prix de l'énergie, de l'alimentation, de l'alcool et du tabac, bien qu'ayant nettement diminué en deux ans, se situe encore en zone euro à un niveau d'environ trois pour cent, que certains experts tiennent pour « incompressible ».

De ce fait l'objectif des deux pour cent, qui n'a jamais été remis en cause au sein de la BCE ne serait plus pertinent et pourrait la conduire (c'est aussi le cas pour la Fed) à maintenir ses taux à un niveau trop élevé et trop longtemps. C'est pourquoi des voix aussi autorisées que celles de Paul Krugman, prix Nobel d'économie en 2008, ou d'Olivier Blanchard, ancien chef économiste du FMI, appellent depuis plusieurs mois les banques centrales à relever la cible d'inflation de deux pour cent à trois pour cent, voire à changer d'indicateur.

Cette contestation sur la cible d'inflation est-elle la cause de la « sortie » de Christine Lagarde vis-à-vis des économistes, lors du Forum de Davos à la mi-janvier 2024 ? « Nombre d'économistes forment vraiment une clique tribale », commença-t-elle. Ils auraient une foi aveugle dans leurs modèles. D'où leur « pensée de groupe qui ne marche pas ». Selon le journaliste français Jean-Marc Vittori (dans *Les Echos*) les critiques de la présidente de la BCE ne manquent pas de fondements, mais s'appliquent plutôt à une « ancienne génération » d'économistes. Un de ses représentants, Jean-Paul Betbèze, 74 ans, se demandait dix jours plus tard sur le site du Cercle des Économistes : « la BCE est-elle toujours crédible ? ». Pour rappel, Christine Lagarde a été juriste et avocate d'affaires avant de devenir ministre des Finances de la France et directrice générale du FMI.

Il faut espérer que la diatribe de Christine Lagarde ne visait pas les centaines d'économistes employés par la BCE – chargés notamment des prévisions économiques –, au risque d'attiser une contestation interne qui s'en prend désormais à la personne même de la directrice générale. Christine Lagarde ne dirige pas seule. Le principal organe de décision de la BCE est le Conseil des gouverneurs, composé des six membres du Directoire de la banque et des gouverneurs des Banques centrales nationales des vingt pays de la zone euro. Mais les membres du Directoire et les gouverneurs dont l'avis n'a pas été suivi ne se gênent pas pour le faire savoir. Cela ne date d'ailleurs pas d'hier. En septembre 2019, quelques jours avant son départ, Mario Draghi a dû faire face à la démission de Sabine Lautenschläger, membre du Directoire, et aux critiques de Jens Weidmann, président de la Bundesbank de 2011 à 2021. Partisan d'une stricte orthodoxie monétaire, comme sa compatriote, il avait publiquement mis en garde ses collègues contre tout assouplissement du programme d'achats d'actifs (*quantitative easing*), allant jusqu'à réclamer une plus grande liberté d'expression au sein du Conseil des gouverneurs. Son successeur putatif comme chef de file des « faucons » de la BCE est Robert Holzmann, qui dirige la Banque centrale autrichienne.

Début mars 2024, Christine Lagarde estimait qu'une première réduction des taux interviendrait très probablement en juin, mais aussitôt après elle des gouverneurs de la Banque (notamment le néerlandais Klaas Knot et le grec Yannis Stournaras) se sont exprimés, et de manière divergente, sur le calendrier et le rythme des mesures qui pourraient être prises ultérieurement, révélant une absence de consensus au sein du Conseil des gouverneurs. Mais cette diversité d'opinions fait partie du jeu.

Plus gênant pour la présidente de l'institution, la publication le 22 janvier d'un sondage interne réalisé par le syndicat *IPSO* (International and european public services organization) de la BCE. Troisième du genre, après ceux sur Jean-Claude Trichet en 2011 et sur Mario Draghi en 2019, et réalisé sur un échantillon de 1 100 personnes, il se révèle catastrophique pour Christine Lagarde qui ne recueille que 23 pour cent d'opinions positives (contre 64 pour cent pour M. Trichet et 76 pour cent pour M. Draghi à la fin de leurs mandats). Plus de la moitié des jugements sont négatifs. Ainsi pour 50,6 pour cent des personnes interrogées son travail a été médiocre voire *très médiocre*. Son management est jugé autoritaire et technocratique. Pour sa défense Mme Lagarde n'a pu que citer des enquêtes internes (qui ne la concernent pas directement) dans lesquelles au moins 80 pour cent des salariés disent être non seulement satisfaits, mais également fiers, de travailler à, et pour, la BCE. ●

Pareil à la Fed

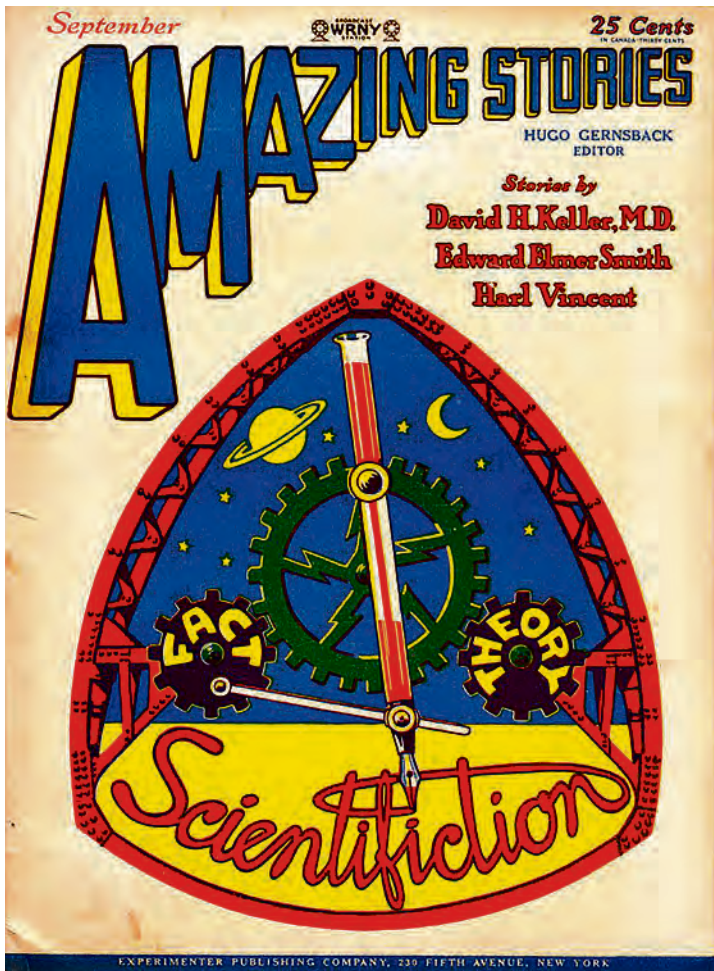
Bien plus ancienne que la BCE (elle a été créée en 1913), la Fed n'a jamais cessé d'être critiquée pour son action, comme dans les années 30 au moment de la Grande Dépression et au début des années 2000 pour avoir favorisé l'apparition d'une bulle immobilière. D'éminents économistes comme Milton Friedman (1912-2006) ou Paul Krugman, tous deux prix Nobel, l'ont vivement critiquée, Friedman souhaitant même sa disparition. Depuis l'été 2023, Krugman réclame une baisse des taux et un changement de cible d'inflation. Mais la critique vient aussi de l'intérieur. Et pour cause : la Fed de Washington se trouve en réalité à la pointe d'une pyramide de douze Fed régionales, comptant elles-mêmes 27 succursales locales. Curieusement il y a une seule Fed, à San Francisco, pour les sept États de l'ouest et l'Alaska, en dépit de leur poids économique. Les dirigeants des Fed régionales émettent souvent des avis divergents de ceux de la Fed nationale, car ils tiennent compte des particularités de leurs territoires. Quant au FOMC (Federal Open Market Committee), une entité-clé de la Fed nationale, elle s'oppose souvent aux décisions des sept membres du Conseil des Gouverneurs. Enfin les présidents successifs de la Fed, notamment les plus récents comme Ben Bernanke entre 2006 et 2014 (il a obtenu le prix Nobel d'économie en 2022) et Janet Yellen entre 2014 et 2018, ont dû subir des attaques personnelles non dénuées de relents antisémites. Dans un sondage récent, la « cote de confiance » de l'actuel président Jerome Powell auprès du grand public n'était que de 36 pour cent. gc

Christine Lagarde à Francfort le 7 mars





Diverses couvertures des magazines édités par Hugo Gernsback issues des collections du CNL



Aux marges du littéraire, au centre du réel

IIII Don John

Dans la pratique de la paralittérature, le Luxembourg a longtemps connu un certain déséquilibre : alors que chacun et son oncle publiaient des polars à tour de bras, les genres dits de l'imaginaire comme la science-fiction ou le fantastique restaient aux abonnés absents – bien que le terme même de science-fiction fût forgé par le Luxembourgeois d'adoption Hugo Gernsback. Un changement de paradigme est en train de se faire tout doucement, comme le montrent la création de la revue *Aner Welten* et les publications récentes de *Honorable Brasius* de Florent Toniello (Hydre Editions) et de *The Idiot of St. Benedict and Other Stories* de John-Paul Gomez (Black Fountain Press). L'arrière-garde du polar s'est quant à elle réunie autour de la collection *crime.lu*, dont le rythme de publication est inversement proportionnel à la qualité du contenu.

Pendant longtemps, la science-fiction, le fantastique et le roman policier furent considérés comme de la paralittérature, terme par lequel on les reléguait dans les marges du littéraire en leur accordant un statut ambivalent : certes, cela relevait de la littérature au sens où on y racontait des histoires (fictionnelles) obéissant aux codes narratifs et aux normes romanesques en vigueur. Mais comme ces écrits avaient souvent de pures finalités de distraction et que les auteurs les pratiquant n'étaient pas toujours connus pour ciseler leurs phrases jusqu'à perfection (pour le dire avec une bienveillance toute euphémistique), ça n'était pas considéré comme de la « vraie » littérature, mais comme quelque chose d'avoisinant.

Il fallut attendre que de grands auteurs se les accaparent, parfois en en tordant les codes, en les dévoyant, il fallut attendre aussi que la poussiéreuse distinction entre la littérature dite populaire et une autre, la vraie, soit dénoncée comme ce qu'elle fut toujours – une pratique élitiste et bourgeoise visant à ce que les hiérarchies de classe restent bien en place et se reproduisent jusque dans les hautes sphères de la littérature – pour que tout cela bascule et s'entremêle, de sorte qu'il y a aujourd'hui, tous supports fictionnels confondus, des polars et des œuvres de science-fiction dont personne ne contesterait le statut de chef-d'œuvre.

Dans *Postmodernist Fiction*, Brian McHale avance la thèse selon laquelle chacun des deux grands courants littéraires du vingtième siècle, à savoir le modernisme et le postmodernisme, aurait pour *sidekick* un genre paralittéraire qui en clarifierait la nature. La littérature moderniste telle que pratiquée par Faulkner ou Woolf met l'accent sur des questionnements *épistémiques* – il s'agit de déterminer ce qu'on peut savoir du monde, la multiplication des points de vue dans une œuvre comme *Absalon*, *Absalon* répondant à la conviction qu'il y a autant de visions du monde qu'il y a d'hommes et de femmes sur terre. Parallèlement, la science-fiction pose la question, *ontologique*, de la nature même de la réalité : toute œuvre de science-fiction pertinente met en doute la nature du réel, souvent en l'extrapolant pour le plonger dans une altérité qui le questionne, le relativise.

Ce doute radicalement cartésien serait donc au cœur de toute la littérature postmoderne. Mieux, il la caractériserait, en quoi le postmodernisme

ne ferait que suivre toute une série d'interrogations sur la nature du réel déclenchée par la mécanique quantique et le chat de Schrödinger, phénomènes qui mettaient en crise l'idée que la réalité était aussi uniforme, saisissable et calculable que la vieille garde de la physique cherchait à nous le faire croire depuis qu'une pomme trop mûre tomba sur celle, étonnée, du sieur Newton.

Le polar au détriment de la science-fiction

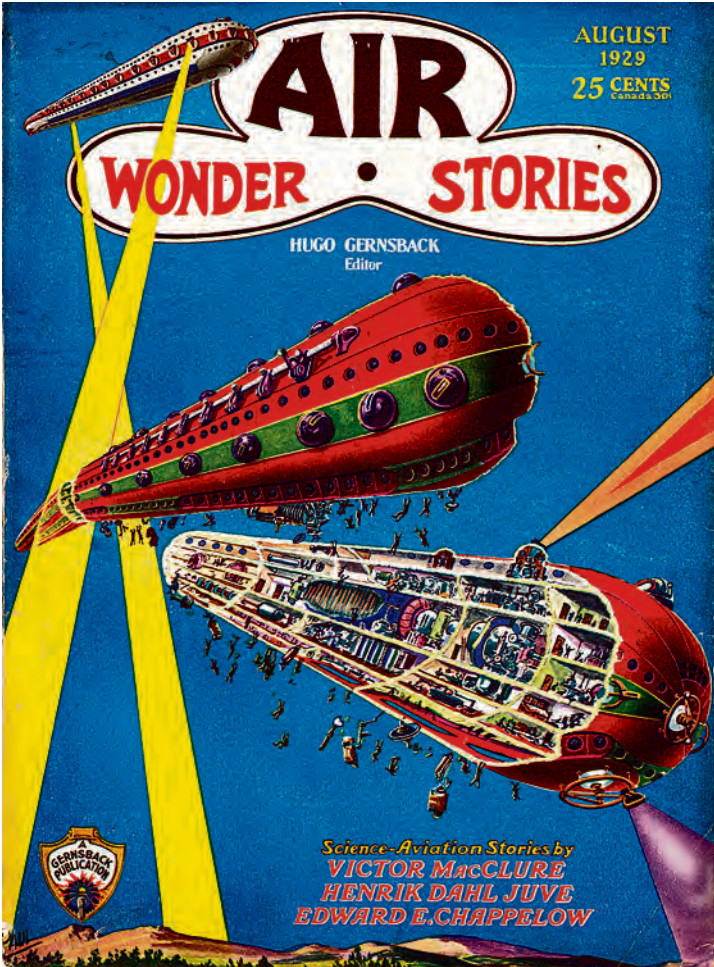
Si l'on suit Brian McHale, force est de constater que le Luxembourg n'est jamais vraiment sorti de l'ère moderniste : jusqu'à très récemment encore, on y trouva peu ou prou d'œuvres de science-fiction alors que les polars, souvent de bien piètre qualité, y pullulent. De même, à l'exception des romans de Nico Helminger, dans lesquels la nature de la réalité s'effrite souvent sous les assauts d'un vertige référentiel et la dissolution du monde fictionnel, la plupart des œuvres littéraires luxembourgeoises restent confinés dans les questionnements épistémiques : dans *Das Geräusch der Stilleben* de Guy Helminger, *Aname* de Charrel Meder ou encore *Was habe ich verpasst* de Nora Wagener, le lecteur doit recomposer, à travers la multiplication des regards ou des histoires, un monde fictionnel cohérent – un procédé éminemment moderniste. Tout se passe un peu comme si, éternel retardataire, le Luxembourg découvrait le postmodernisme avec cinquante ans de retard. On est loin du quart d'heure académique.

Il y a des raisons à cette domination du polar et du roman policier au grand-duché : du fait du confort matériel dans lequel baigne le pays, confort qui se répercute toujours aussi sur la création artistique d'une nation, la nécessité d'imaginer un ailleurs s'efface en faveur d'une reproduction du monde rassurant tel qu'on le connaît, qu'on agrmente d'un zeste de violence et de crimes de papier qui permettent d'agréablement tressauter d'effroi dans le confort de son fauteuil.

Il en va ainsi du roman policier classique, qui se déroule traditionnellement dans un milieu bourgeois : un crime vient en perturber la quiétude, que l'enquêteur s'empresse de restaurer. La violence y est une anomalie fâcheuse, qui dérange le rituel de l'afternoon tea. Si le polar inverse la donne et se veut le revers du policier, son inconscient psychologique et sociologique, il met moins en doute la réalité que la vision bourgeoise du monde peinte par le policier classique.

Nondikass

La nouvelle collection *crime.lu* pousse ce côté un peu réac à son comble : parmi les quatre romans qu'on a pu lire, trois se passent au sein de la police et on y trouve sagement reproduit le clivage entre l'aisance matérielle des enquêteurs et la misère des criminels. Chez Gaston Zangerlé, Werner Giesser et Pierre Decock, la police est là pour nous protéger contre les aspérités du monde extérieur, qu'il s'agisse de bandes criminelles venues des pays de l'Est (*La boxeuse et la pègre* de Zangerlé), de la folie meurtrière d'un psychopathe (*Die Gut-*



Feuilleton

land

22.03.2024

17

land-Morde de Werner Giesser) ou encore de ravisseurs au service de gouvernements étrangers belligérants (*Léa attendra* de Pierre Decock).

La fonction de ces livres est double : démontrer que l'administration luxembourgeoise, dont la police devient pour ainsi dire une métonymie, fonctionne malgré sa réputation douteuse tout en permettant aux fonctionnaires, nombreux dans ce pays, de se rêver, telles les policières chez Zangerlé et Decock, en rebelles discrets qui, à l'intérieur même d'un système borné et rigide, bousculent légèrement les codes en prenant les devants et en violant le règlement d'ordre.

Car face à des supérieurs hiérarchiques paresseux, le fait de s'intéresser à la disparition d'un employé de la NSPA (Decock) ou au meurtre d'un camionneur brésilien (notons que chez Zangerlé, tous les étrangers sont criminels et tous les criminels sont étrangers) relève du geste du superhéros, signalant au lecteur potentiellement fonctionnaire : vous aussi, dans l'administration où vous travaillez, il y a moyen de dégager de petits espaces de liberté – tant que vous ne le saccagez pas, le système.

Chez Giesser, au-delà du fait que le style du roman n'excède pas le niveau d'une rédaction de lycéen dyslexique et qu'aller jusqu'au bout des 240 pages relève du tour de force tant on a l'impression que la première victime de ce roman, c'est la langue allemande, il y a une véritable célébration de l'institution policière : soudée par les agissements d'un psychopathe et alors même que l'auteur réussit l'exploit de ne décrire aucune scène d'investigation (l'enquête progressait, écrit-il simplement, et le premier suspect sur lequel ils tombent est commodément le bon), cette équipe que Giesser se veut maladroitement diverse alors que son livre regorge de réflexions naïvement xénophobes et inconsciemment misogynes travaille dans la joie de la solidarité, la distribution axiologique entre le bien et le mal étant à peu près aussi subtile que dans un mauvais *space opera*.

Ce n'est sans doute pas un hasard que d'un point de vue diachronique, la science-fiction prospéra surtout dans des pays où la liberté d'expression était contrainte

Notons par ailleurs que, si l'ancrage des intrigues sur le terrain grand-ducal se fait avec force annonce et fanfaronnade – il y a toujours une ligne de dialogue ou un petit nondikass en luxembourgeois tout comme on y trouve des passages qu'on dirait tout droit volés d'un mauvais guide touristique dédié au grand-duché –, cet ancrage reste de nature cosmétique. Pour le dire autrement : le fait que cela se passe au Luxembourg n'impacte pas l'intrigue, la collection crime.lu suivant ainsi le filon exploité depuis des années par Tom Hillenbrandt, qui semble bien gagner son pain avec cette combine (ce qui tombe bien, puisqu'il écrit des policiers gastronomiques).

La science-fiction au détriment du polar

À rebrousse-poil de cet amour pour le policier, le Luxembourg entretient depuis toujours un rapport assez ambigu avec la science-fiction. Comme le montre notamment le documentaire *Tuning into the Future* d'Eric Schockmel, celui

que la recherche universitaire s'accorde à appeler le père de la science-fiction pour la simple raison qu'il inventa le mot (et que la science a besoin de pères), fut un Luxembourgeois. Si on baptisa une rue en son nom – la rue Hugo Gernsback, à qui le Kinopolis Kirchberg tourne comme métaphoriquement le dos – et qu'on procéda à cette sorte d'appropriation nationaliste qu'on voit un peu partout quand des gens venus d'ailleurs s'installent momentanément en un pays et qu'il s'avère que ces gens, qu'on aurait autrement qualifiés d'étrangers, s'avèrent avoir du talent, il n'en fut pas moins que l'engouement pour la science-fiction s'en alla aussi vite que Gernsback lui-même, un Juif allemand qui émigra aux États-Unis après un passage en fin de compte assez court au Luxembourg.

Ce n'est probablement pas un hasard que d'un point de vue diachronique, la science-fiction prospéra surtout dans des pays où la liberté d'expression était contrainte et où inventer des mondes autres était devenu nécessité car le sien, de monde, était devenu insupportable. Faut-il donc s'alarmer, au vu de ces récentes publications science-fictionnelles luxembourgeoises témoignant d'une inquiétude quant à l'avenir de l'homme et de notre planète, de la santé politique et sociale du grand-duché ?

Villages abandonnés livrés au sort d'une I.A. déglinguée chez Sven Wohl, optimisation utopique d'une société humaine métaphoriquement décrite comme héroïnomane chez Luc François, paradis édenique souterrain situé au-delà des remparts alors même qu'on a fait miroiter aux citoyens de la ville que l'extérieur serait devenu inhabitable chez Audrey Martin ou encore description d'un monde politique états-unien investi par le peuple des elfes, qui se sont mis en tête, par souci de perfectionnisme, de rendre salubre le métro new-yorkais chez Ani Fox : les récits solar-punk du premier numéro de *Aner Welten*, dont l'objectif avoué est de « libérer les

jeunes auteurs et autrices de l'ombre des grands genres » afin d'explorer l'inconnu, n'arrivent pas à ni ne veulent adopter le ton unanimement optimiste qu'exigerait une définition stricte du sous-genre, le solar-punk se voulant une science-fiction optimiste et utopique.

Ce refus du solaire témoigne d'une inquiétude face aux ravages climatologiques et politiques dont les jeunes auteurs sentent qu'ils n'épargneront pas la bulle d'aisance grand-ducale, inquiétude qui les pousse à faire preuve d'une inventivité bien au-delà des recettes convenues des polars évoqués ci-dessus.

Si on disait que les polars de crime.lu appelaient à être dévorés vautrés dans le confort d'un canapé, lire *The Idiot of St. Benedict* rappelle au contraire la nouvelle *Continuité de parcs* de Julio Cortázar, où un homme lit un policier dans lequel un meurtrier se rapproche à pas feutrés d'un homme plongé dans la lecture d'un policier. Jusqu'à ce que cet homme se rende compte que la victime future, imminente, c'est lui.

Ce premier meurtre métaletique de l'histoire de la littérature – une figure de style par ailleurs parfaitement postmoderne – est tout à fait symptomatique des nouvelles de Gomez, où réel et rêvent s'emmêlent tel un ruban de Möbius et où l'amnésie collective, fort probablement liée à notre addiction aux écrans, prend des allures burlesques. Au-delà de visions noires du futur, ces nouvelles sont aussi des récits sur des hommes déracinés, arrachés à leur milieu, qui retournent sur le terrain de leur adolescence dans l'espoir d'y régler des comptes. Mais tout comme les mondes de Gomez sont souvent des boucles sans issue, c'est sur une version plus ancienne de soi-même, pas bien belle à voir, qu'on risque de tomber en fouillant ainsi dans les strates de son passé. Si la science-fiction, après plus d'un siècle d'égarements, retourne enfin au bercail, c'est pour notre plus grand bonheur. ●



Bohumil Kostíř

Un excellent trio qui emporte le public dans ses tribulations

Liaisons dangereuses

III Karine Sitarz

En ce mois de mars, le Théâtre Ouvert Luxembourg a offert un beau cadeau à son public en lui proposant *Trahisons* (la dernière représentation ce vendredi 22) du fameux auteur dramatique britannique Harold Pinter (1930-2008, Prix Nobel de littérature en 2005). Dans une belle et subtile mise en scène de sa directrice artistique, Véronique Fauconnet, la pièce est servie par un remarquable trio.

On se souvient avoir vu en 2020, à Opder-schmelz, *Le Gardien* (1960) du même Pinter avec le grand Rufus, l'histoire de la rencontre de trois hommes, de trois solitudes. Avec *Trahisons* (1978), nous revoilà en présence de trois personnages, un triangle amoureux classique digne d'un vaudeville. Mais dans cette pièce intimiste, le dramaturge nous entraîne sur d'autres terrains de jeux ; il brouille les pistes et insuffle un soupçon d'intrigue pour mieux décortiquer les relations. Avec son style inimitable et un langage fait de ruptures, de décalages, et d'allusions, il nous fait voir à travers les mots banals du quotidien les dessous de la pensée, le sens dessus dessous des relations, les impossibilités de dire, de se dire, de communiquer et de partager. Les personnages brodent, tricotent et détricotent, se répètent et se contredisent, manipulent et mettent à nu... révélant rivalités (littéraires aussi) et jalousies, secrets et ambiguïtés, trahisons et solitudes.

Un sobre et saisissant spectacle sur la difficulté d'être et d'être avec les autres

Printemps 1977. La pièce commence, c'est le jour des aveux, Emma (Pauline Collet), galeriste à Londres, a donné rendez-vous dans un café à Jerry (Jean-Thomas Bouillaguet), son amant pendant sept ans (ils ont rompu deux ans auparavant). Au brillant agent littéraire, elle annonce avoir quitté son mari, Robert (Steeve Brudey Nelson), éditeur, plus vieil ami de Jerry (celui-ci a été son garçon d'honneur et est son camarade de squash) et lui avoir tout révélé. Sauf que les choses ne se sont pas vraiment passées comme cela... On l'apprendra au gré de révélations troublantes en retournant vers le passé.

Au fil du spectacle, la lumière sera faite sur neuf dates clés affichées sur un tableau en bord de scène, côté cour : l'histoire se déroule en flashback partant de ce printemps 1977 à l'hiver 1968 où tout a commencé un soir de fête, en passant par l'été 1973 à Venise (la lettre, le voyage seul de Robert à Torcello, sa lecture de Yeats). Retracer le cours de l'histoire comme on remonte une rivière avec ses virages et ses imprévus, voilà le cheminement qui est proposé par l'auteur à travers des petites scènes (des duos surtout), très souvent autour d'un verre, avec des mots qui ne disent pas toujours grand-chose ou qui disent autre chose mais surtout avec des postures, des regards et des silences révélateurs.

La mise en scène fluide et élégante de Véronique Fauconnet, en finesse et en sugges-

tion, par petites vagues filmiques et musicales, sert efficacement Harold Pinter, sa langue, ses rythmes, sa tension dramatique, son analyse en profondeur des relations amoureuses, amicales, de genre et de travail. La comédienne et les deux comédiens portent de la plus belle des manières leurs personnages qui naviguent entre vérités et faux-semblants, tantôt se dévoilant, tantôt se cachant, se rapprochant ou s'éloignant. Le trio emporte avec force et nuances le public dans ses tribulations.

Sur le plateau, un décor minimaliste (belle et inventive scénographie de Christian Klein qui signe aussi des costumes stylés) est marqué par trois ensembles délimités par des stores ouverts ou fermés (changements à vue par les comédiens) dessinant trois espaces de jeux. Au fil des scènes, les lieux alternent et les ambiances se renouvellent au gré de belles lumières, colorées et expressives (création de Manu Nourdin) qui suggèrent saisons, jours et nuits, intérieurs et extérieurs, sentiments et états d'âme. Les transitions se font en musique, jazz surtout, avec quelques beaux standards comme cette *Petite Fleur* qui irrigue la dernière scène.

Trahisons de Pinter/Fauconnet est un sobre et saisissant spectacle qui parle du couple, de l'humain, de ses difficultés d'être et d'être avec les autres. ●

Artistique fantasy

IIII Marianne Brausch

L'exposition au premier étage du Casino-Luxembourg Forum d'Art contemporain permet de se familiariser avec l'utilisation artistique de l'IA

Forced Amnesia... Avec ce titre, l'artiste luxembourgeoise Mary-Audrey Ramirez, ne signifie pas au public qui visite le premier étage du Casino-Luxembourg qu'il doit oublier le monde réel et présent. Qu'une catastrophe guète la planète qui va retourner aux temps immémoriaux de la Création ou la projeter dans un monde futur de mutants effrayants. Bien au contraire, l'exposition entre dans le champ de l'art contemporain, avec des sculptures, des tableaux, des installations une projection vidéo. Rien que des expressions classiques en somme.

Mary-Audrey Ramirez, début de trentaine, qui vit à Berlin, fait son bonhomme de chemin vers la célébrité en Allemagne. L'exposition du Casino, augmentée de nouvelles pièces, est une collaboration avec la Kunsthalle Giessen, où elle a été montrée en premier. L'artiste a été invitée par Kevin Muhlen, curateur avec Nadia Ismail. Elle a aussi été lauréate du Edward Steichen Award en 2019, avec à la clé une résidence de six mois à New-York.

Les moyens d'expression favoris de Mary-Audrey Ramirez sont la sculpture et, même si on croit en être très éloigné ici, la couture. L'ensemble du travail de l'artiste est basé sur un dialogue avec l'IA en vue de la création d'une œuvre interactive. Le joueur, doté d'une Playstation, rencontre dans cet univers tous les personnages qu'il a vu antérieurement dans les diverses étapes de l'exposition.

Il faudrait d'ailleurs plutôt parler d'ambiances. Il s'agit d'un monde entre-deux, indéfini (les Japonais diraient flottant), parfaitement mis en œuvre et accompagné d'une musique fluide créée par Simon Goff. Il ne s'agit pas pour autant d'oublier la performance, au sens technique du terme, qui est le dialogue de Mary-Audrey Ramirez avec l'IA pour une réalisation suivant exactement ses souhaits. Preuve s'il en est, que l'on peut utiliser la technologie et non pas en être « victime », comme beaucoup le craignent.

Forced Amnesia est, on l'a dit, une exposition finalement classique. Il y a tout d'abord la salle des sculptures, où les créatures du début du monde ou d'un nouveau monde

sont disposées sur des socles dans une atmosphère bleutée. Clin d'œil sous-marin, puisque c'est ainsi que la vie sur terre a commencé ou recommencera ?

Réalisés en impression 3D, voici les « monstres ». Le sont-ils tant que cela ? On pense aux contes pour enfants, du 19^e siècle à aujourd'hui, où il y a toujours des êtres effrayants. On les a d'ailleurs déjà rencontrés dans l'histoire de l'art : chez Jérôme Bosch, où, à l'époque gothique finissante (quinzième siècle), il fut « le » maître en matière de personnages hybrides. Et les cathédrales, sommet de l'art architectural gothique, ne sont-elles pas couronnées d'inquiétantes gargouilles qui crachent l'eau de pluie comme des dragons crachent du feu ? Pierre sculptée au

The Clones de Mary-Audrey Ramirez, pas si monstrueux



moyen-âge, création 3D en sable solidifié et poli au 21^e siècle : Les geek, les nerds et les adeptes de la culture gothique d'aujourd'hui connaissent bien l'univers de la fantasy.

Suit la galerie des portraits à la chair rose comme des fœtus d'animaux qu'on imagine des êtres à la génétique modifiée... Non seulement, l'imagination et la poésie de Mary-Audrey Ramirez sont ici à l'œuvre dans une maîtrise bluffante de l'IA, mais la matière moirée des impressions sur satin et les cadres en velours rappellent son travail privilégié de la couture. Si d'aucuns pourront trouver cela kitsch, on est ébahis ensuite, au bord du ring entouré de rideaux blancs, où s'affrontent des monstres aux allures de dinosaures préhistoriques et de serpents de la mythologie grecque. Ces créations uniques en tissu, plastique et peinture blanche sont remplies de fibres de kapok comme le sont les poupées. On ne sait quand même pas si on en voudrait comme animal de compagnie, pas non plus les étranges hippocampes dans leur bulle de plastique qui donnent l'impression de flotter dans du formol.

Sans conteste Mary-Audrey Ramirez a un talent fou, une imagination fertile, un savoir faire pointu de l'impression 3D et de l'IA d'avant-garde. *Forced Amnesia* donne l'occasion à chacun de s'initier à ses résultats visuels. Mais il n'est pas donné à tout le monde de maîtriser les manettes de la Playstation pour participer à l'étape finale : à savoir un jeu vidéo non pas *mainstream* mais artistique qui est, à n'en pas douter, un créneau d'œuvres d'art futures comme le sont actuellement les films documentaires et avant, les vidéos.

On espère que le Casino-Luxembourg attirera un public jeune, familier de cet univers mais pas nécessairement sur le mode culturel. ●

Forced Amnesia de Mary-Audrey Ramirez, est à voir jusqu'au 28 avril au Casino-Luxembourg Forum d'Art Contemporain

Verblendete Kunstschaffende

IIII Anina Valle Thiele

Frank Hoffmann bringt Albert Ostermaiers provokativen Bühnentext *Stahl-tier*. *Ein Exorzismus* als Uraufführung mit grotesken Verfremdungen und doch werktreu auf die Bühne des TNL. Ein Abend voller Widersprüche ...



Die Bühne katapultiert die Zuschauer/innen in die einstige Filmwelt

Schon zu Lebzeiten war die Reichsfilmregisseurin Leni Riefenstahl eine Legende. In zahllosen Veröffentlichungen werden sie und ihr Werk noch immer verherrlicht wie auch kritisch rezipiert. Die einen sehen in ihr Hitlers „Steigbügelhalterin“ und eine NS-Propagandistin, die anderen halten sie für eine große Künstlerin, der es zum Verhängnis geworden ist, dass das NS-Regime ihre Werke zu Propagandazwecken missbraucht hat.

„Will man noch einen Unterschied machen zwischen Dokumentarfilm und Propaganda, dann ist jeder, der die Filme der Riefenstahl als Dokumentarfilme verteidigt, naiv“, schrieb die US-amerikanische Autorin Susan Sontag in ihrem 1975 erschienenen Essay *Faszinierender Faschismus*. Dass *Reichsparteitagstrilogie* und *Olympia* keine

reinen Dokumentationen, sondern NS-Propagandafilme und künstlerische Inszenierungen eines Führerkults sind, lässt sich eigentlich recht unschwer erkennen.

Leni Riefenstahl war eine begabte, ehrgeizige Filmemacherin, die für ihren Erfolg über Leichen ging. Dies bereits bei ihrem Regiedebüt, das sie zusammen mit dem jüdischen Filmtheoretiker und Drehbuchautor Béla Balázs entwickelte. Regie führte seiner Zeit Balázs, Riefenstahl assistierte. *Das blaue Licht* (1932) war ein künstlerischer Erfolg. Nach der Machtergreifung der Nationalsozialisten forderte Balázs von Riefenstahl das zurückgestellte Honorar für seine Arbeit am Drehbuch. Darauf erteilte Riefenstahl ihrem Freund Julius Streicher (He-

rausgeber des antisemitischen Hetzblattes *Der Stürmer*) eine Vollmacht und entledigte sich so ihres jüdischen Koautors. Balázs’ Name verschwand aus dem Vorspann des Films und es erschien nur der Riefenstahls.

Um ihrem Film *Tiefland* (den sie im Mai 1945 drehte, der zeitweise in die Hände der französischen Besatzungsmacht gelangt war und den sie erst 1953 fertigstellte) mehr Authentizität zu verleihen, besetzte Riefenstahl die Komparsen-Rollen mit südländisch aussehenden Sinti und Roma, die sie aus NS-Zwangslagern rekrutierte. Nach Abschluss der Dreharbeiten wurden sie ins „Zigeunerlager Auschwitz“ deportiert, wo die meisten von ihnen ermordet wurden. Belangt wurde

Leni Riefenstahl dafür nie. Im Gegenteil: 1949 prozessierte Riefenstahl gegen die Münchener *Revue* wegen der Behauptung, die Komparsen nicht entlohnt und von ihrer Deportation gewusst zu haben. Der Prozess endete zu ihren Gunsten.

Ein weiterer „Kollateralschaden“, den Riefenstahl hinterließ, war Willy Otto Zielke. 1934 erhielt er von der Reichsbahn den Auftrag, einen Industriefilm zum 100. Jahrestag der ersten deutschen Eisenbahn zu drehen. In *Das Stahl-tier* verwob der gelernte Eisenbahningenieur Zielke Dokumentaraufnahmen mit einer Spielfilmhandlung. Stilistisch zeichnete sich sein Film durch eine expressionistische Bildgestaltung und einen avantgardistischen Schnitt aus. Der Film



T
A
B
L
O

ART CONTEMPORAIN

Les films du soir

Ludovic Hadjeras (né en France en 1996) est un artiste plasticien dont le travail aborde, entre autres,

des questionnements identitaires liés aux relations entre humains et non-humains. Après avoir pris part au laboratoire de recherche artistique *Experimental Re(é)[flex|ct|ion]* Expérimentale au Casino Display en 2022, il y est actuellement (et jusqu’au 4 août) en résidence de recherche. Dans ce cadre, il propose un cycle de films sélectionnés par rhizome, une galerie d’art contemporain basée à Alger, fonctionnant à la fois comme galerie commerciale et organisation artistique indépendante. Ces films, projetés simultanément à

Alger et à Luxembourg, sont en corrélation directe avec le travail de l’artiste autour de l’axe nord-sud qu’il emprunte, reliant Amsterdam à Alger en passant par Besançon, Marseille et désormais Luxembourg. Ses mouvements et les rencontres qui en émergent se traduisent dans sa pratique sous la forme d’installations, de sculptures, de vidéos et d’écrits. Les trois vendredis à venir, à commencer par ce 22 mars, les projections commenceront après le coucher de soleil, moment de rupture du jeûne

pendant cette période de Ramadan (des dattes et du lait fermenté seront d’ailleurs offerts au public). Cela commence ce vendredi, avec *La maison brûle, autant se réchauffer* de Mouloud Aït Liotna. On y suit le dernier jour au bled de Yanis, un jeune Kabyle qui part à Paris. FC

DESIGN

Jouer sur les mots

Au sein de l’Uni.lu, Espace cultures, anime et coordonne des événements avec

l’ambition d’intégrer la culture comme un élément de l’éducation et de la vie sociale des étudiants, professeurs ou chercheurs. Avec peu de moyens et de personnel, Anouk Wies, anciennement directrice du Cercle Cité, essaye de faire bouger les lignes jusqu’ici très convenues. Le projet *Our wall – our voices* inauguré cette semaine au restaurant du campus Kirchberg est une (petite) étape en ce sens. L’idée est d’apporter de la couleur et du dynamisme au vilain grand mur de béton de cette salle. L’agence de design Studio Polenta a conçu un panneau avec des lettres et

des mots. Chacun est invité à jouer avec ce dispositif pour créer de nouvelles combinaisons de mots, de messages et pour donner de l’espace une expression libre. Plusieurs affiches colorées ont également été conçues, avec la possibilité d’être modifiées par de nouvelles conceptions collaboratives à l’avenir. FC

wurde vom Reichspropagandaministerium verboten. Spätestens durch *Das Stahltier* soll Riefenstahl in Zielke einen großen Konkurrenten gesehen und die Veröffentlichung des Filmes verhindert haben.

In der Folge machte Riefenstahl Zielke zu ihrem Mitarbeiter für die Produktion der *Olympia*-Filme. Vertraglich war er in inhaltlicher und künstlerischer Gestaltung lediglich für den Prolog der Filme verantwortlich. Während der Dreharbeiten zu diesem Prolog kam es zwischen Zielke und Riefenstahl zum Streit. Kurz nach Ablieferung des fertigen Filmmaterials wurde Zielke 1937 in die Psychiatrie (Haar) eingewiesen. Dort wurde eine angebliche Schizophrenie diagnostiziert und Zielke wohl wegen seiner homosexuellen Neigung zwangssterilisiert. Zielke zufolge war Riefenstahl für die Einweisung verantwortlich, er konnte das aber nicht beweisen. Fünf Jahre nach der Zwangseinweisung wurde „der als unheilbar geltende“ Zielke wieder freigelassen, offenbar ebenfalls auf Betreiben von Riefenstahl, die ihn sogleich wieder als Kameramann bei *Tiefland* einsetzte.

Albert Ostermaier knüpft mit seinem Bühnenstück *Stahltier. Ein Exorzismus* an diese Geschehnisse an. Über seine Haltung lässt der bekannte Autor keinen Zweifel: „In memoriam Willy Zielke“ heißt es in der Unterzeile. Kann eine Teufelsaustreibung auf der Bühne funktionieren, indem man die alten faschistischen Geister beschwört und karikiert auf die Bühne zurückholt? Ein gewagtes (Kunst-)Stück.

Der Bühnentext, in dem Willy Zielke, Leni Riefenstahl, eine Ärztin und der Reichspropagandaminister Joseph Goebbels auftreten, ist für zwei Schauspieler/innen geschrieben. Die Rollen werden im (Ver-)Laufe des Stücks gewechselt.

Jacqueline Macaulay gibt in der Inszenierung Frank Hoffmanns in weiten Teilen Leni Riefenstahl, aber auch Zielke, Wolfram Koch gibt Goebbels, aber auch den Künstler Zielke.

Die Bühne (Christoph Rasche) katapultiert die Zuschauer/innen in die einstige Filmwelt (eine

Ostermaiers starker
Bühnentext ist eine
nuancierte,
wenngleich sehr
deutsche
Auseinandersetzung
mit der NS-
Vergangenheit
Riefenstahls

alte Kamera, zwei Sessel). Auf einem roten Teppich tippeln die beiden Figuren in beigen Uniformen mit lila Strumpfhosen anfangs darauf herum und wirken wie groteske Aufziehpuppen, ihre Körper werfen Schatten an die Wand. – Gigantische Schatten, die sie irgendwann verlassen werden. Gelungene Verfremdungseffekte und ein skurriles Schau- und Schattenspiel! „Hier an diesem Ort, der ein Tatort ist, den ich begehe mit meiner Erinnerung. Aber niemand begleitet mich, nur Stimmen, in meinem Kopf. Er ist ja noch verrückt, der Zielke“, heißt es anfangs.

Macaulay als Leni Riefenstahl erscheint verblendet und verstrickt sich im Laufe des Stücks zunehmend in Widersprüche. Anfangs verbrennt sie die Filmrolle von *Tiefland*, erklärt aber selbst, ihr *Tiefland*-Film sei nur eine „Notlösung“ gewesen (weil sie ihre Penthesilea nicht habe machen können): „Ich wusste von nichts. Auf der anderen Seite wird man sagen, sie ist eine Blinde, die nichts wissen will, die immer ein Nazi bleibt. Und dabei hat das alles mit meiner Person gar nichts zu

tun: Ich war nie eine Nazi und will auch keine Nazi bleiben ...“

Der erste Akt spielt während der offiziellen Vorführung von *Das Stahltier* im Jahr 1935. Historische Aufnahmen werden während der Inszenierung im TNL auf eine Leinwand projiziert und somit wird Zielkes Filmkunst zum Leben erweckt.

Riefenstahl outet sich als große Bewunderin von Zielkes Schnitten und seiner Ästhetik. „Deshalb brauche ich Zielke. Für mein Bild der Griechen“, wird sie sagen.

Und über seinen Film schwärmen: „Die hundertjährige Geschichte der Eisenbahn. Aber was er daraus macht! Einen hinreißenden Film. Seine Lokomotive wirkt wie ein lebendiges Ungeheuer. Die Scheinwerfer der Lok sind Augen, die Armaturen das Hirn, die Kolben Gelenke und das tiefende Öl, das aus den bewegten Kolben läuft, das wirkt wie Blut. Das ist Blut (...)“

Doch der Film schade in seiner Ästhetik dem Ansehen des deutschen Volkes, begründet Goebbels das Verbot, zudem sei „die englische Leistung bei der Erfindung zu stark betont“ und es sei „ja zur Hälfte ein Kostümfilm“.

„Zielke ist Filmkunst. Er ist allen Filmschaffenden um Jahrzehnte voraus“, lässt Ostermaier Leni Riefenstahl eingestehen. Während Goebbels ihr entgegnen wird: „Sie sollten sie [die Filmrolle] vernichten. Dieser Zug könnten sie überrollen.“

Rasch wird klar: es geht um Kunst und ihre politische Aneignung. Wie stark darf sich ein Künstler vom System vereinnahmen lassen? Wann ist er noch Künstler, und wann lässt er sich instrumentalisieren? „Die Kunst ist keine Hure, nur die Künstler“, sagt Riefenstahl an einer Stelle.

Ostermaier benutzt die (Kunst-)Figur Zielkes, um Riefenstahl als vom NS-System vereinnahmte Täterin zu entlarven: „Auch wenn sie weiter deine Lügen glauben. Ich war nur ein Opfer. Nur eine Künstlerin. Du warst immer die Täterin. Und ich der Künstler.“

Die Rivalität zwischen Goebbels und Riefenstahl wird in dem ironischen Schlagabtausch gut herausgearbeitet. Das ist streckenweise fesselnd, jedoch nicht immer geschmackssicher. Wenn auch die sexuellen Avancen, die Goebbels Riefenstahl gemacht haben soll, transportiert werden, so wirkt Ostermaiers Humor etwas abgeschmackt, wenn er Goebbels etwa so Sätze wie: „Sie spielen mit dem Feuer, verehrte Reichsgletscherspalte“ in den Mund legt.

Im zweiten Akt, „Im brennenden Berlin, der Hölle“ im Angesicht der nahenden Kapitulation Deutschlands treten beide Schauspieler in schwarzen Ledermänteln auf und Leni Riefenstahl wird noch einmal verzückt ihre Verblendung hinausschreien, bevor sie sich selbst „für den Führer“ bei einem vermeintlichen Suizidversuch mit Zyankali abfilmt. Zugleich wird sie bis zuletzt beteuern: „Ich bin unschuldig. Ich bin nur Künstlerin. Ich habe meinen Teil getan. Mein Teil ist die Kunst.“

Willy Zielkes Entmündigung wurde im Herbst 1945 auf seinen Antrag hin aufgehoben. Die Bundesrepublik Deutschland entschädigte ihn 1987 für die Zwangssterilisation mit 5 000 DM. Zwei Jahre später starb er im Alter von 86 Jahren.

Ostermaiers starker Bühnentext ist eine nuancierte, wenngleich sehr deutsche Auseinandersetzung mit der NS-Vergangenheit Leni Riefenstahls. Die Schauspieler Macaulay und Koch liefern bei der Uraufführung im TNL eine starke Performance. Frank Hoffmann sind einige eindrucksvolle Verfremdungseffekte gelungen, die in Erinnerung bleiben. Das Stück setzt jedoch viel Wissen voraus. Viel lautes NS-Getöse, kunstvoll umgesetzt, um eine historische Figur zu würdigen, die längst in Vergessenheit geraten ist und auf die Bühne bringt, wie Deutschland mit Opfern seiner NS-Vergangenheit umging. ●

Stahltier. Ein Exorzismus. Text: Albert Ostermaier; Regie: Frank Hoffmann. Dramaturgie: Florian Hirsch. Eine Koproduktion des Théâtre National du Luxembourg mit dem Renaissance Theater Berlin. Weitere Spieltermine: 23. März und 24. März im TNL

GROSSREGION

Straßenkunst

Schablonen-Graffiti, Wallpaintings, Poster und Sticker – mit unterschiedlichen Mitteln versuchen Straßenkünstler/innen im öffentlichen Raum politische Botschaften zu transportieren oder einfach nur ihrer Kreativität freien Lauf zu lassen. Im Palais von Arlon ist bis Ende April eine Ausstellung zu Street Art zu besichtigen, die unter anderem Werke von Banksy, Keith Haring, Obey und Jabba zeigt. Zu sehen sind

bisher unveröffentlichte Werke, aber auch die bekannteren Karton-Zeichnungen, die Banksy 2003 in London im Rahmen der Demonstrationen gegen den Irak-Krieg anfertigte. Mit mehreren Infotafeln wird in der Ausstellung versucht, das Phänomen Street Art einzuordnen: Beginn die Bewegung in den 1990-ern? Oder gelten urbane Poster-Aktionen der Vorkriegszeit auch als Straßenkunst? Teil der Ausstellung sind außerdem eine Kurzreportage über Keith Haring sowie Banksys Film *Make the Wall* aus dem Jahr 2010. SM

DANSE



C'est le printemps

blanContact est un projet créé en 2007 regroupant des artistes professionnels et en situation d'handicap. L'objectif est d'encourager le potentiel créatif des danseurs

à besoins spécifiques et de réaliser des créations artistiques professionnelles (voir *d'Land* 22.12.2023). La nouvelle création, *Re V Ivre*, sera présentée au Mierscher Kulturhaus ce weekend et en mai au Grand Théâtre de Luxembourg, coproducteur du spectacle. Réunissant matière, son et mouvement, cette pièce chorégraphique pour huit danseurs et danseuses est signée Annick Pütz et Giovanni Zazzera. Sur le thème du printemps et de la renaissance de la nature, c'est une invitation à découvrir « forces et mouvements collectifs dans un bouquet brut et

débordant », décrivent les organisateurs. (photo : Jeannine Unsen) Depuis sa création, blanContact a généré cinq créations sur scène et plus d'une centaine d'ateliers de danse à destination de personnes avec et sans handicap. Mais à ce jour, la pérennité du projet pourrait être mise en péril, faute de financement structurel garanti dans la durée, les projets culturels d'inclusion ayant un coût beaucoup plus élevé que les projets de scène dits « classiques ». Aussi, la création de *Re V Ivre* va marquer un renouveau pour blanContact qui veut se

professionnaliser vers un ensemble de danse inclusif durable. Les missions de cet ensemble iraient au-delà de la production d'un spectacle, Des programmes de formation pourraient être mis en place, aussi bien pour les danseurs en situation d'un handicap physique que pour les artistes professionnels souhaitant travailler avec des personnes à besoins spécifiques. L'idée est de constituer un pool de danseurs et de formateurs pouvant rejoindre l'Ensemble blanContact. Ambitieux mais réaliste si les décideurs et institutions politiques suivent. FC

Black Tea : vers un nouveau monde

IIII Karolina Markiewicz

Lors du récent Luxembourg City Film Festival, ce généreux festival qui se jette dans les bras du public depuis quatorze ans, j'ai pu enfin calmement rencontrer le réalisateur mauritanien, Abderrahmane Sissako. Il présentait son nouveau film *Black Tea*, exactement dix ans après *Timbuktu* qui fut primé à Cannes, aux César et nommé aux Oscars. Cette fois, le film est coproduit par les Luxembourgeois de Red Lion, d'où la présence du réalisateur, tout juste après la Berlinale où le film a été présenté pour la première fois.

Black Tea est un film très particulier, pas seulement parce qu'il s'agit d'une sorte de conte philosophique africain contemporain, mais aussi parce qu'il est subtilement politique et magistralement esthétique tant au niveau photographique que sonore. Il se déroule en grande partie en Chine, à Guangzhou, où une jeune Ivoirienne émigrée tombe amoureuse d'un Chinois plus âgé qu'elle. Aya, cette belle jeune femme, pétrie de réflexion et de patience est admirablement incarnée par la Française Nina Mélo. On se retrouve aussi en Côte d'Ivoire et Cap Vert. On entrelace les histoires des uns et autres, l'amour se crée peu à peu, comme un nouveau petit pays. *Black Tea* sorti ce mercredi au cinéma est une cérémonie de thé, une cérémonie humaniste. Son auteur et réalisateur, Abderrahmane Sissako navigue à travers les interprétations que l'on peut donner, mais il arrête son beau regard et sa sensibilité avec précision sur les faits réels qui créent l'Histoire en général et dont découle son film.

D'Land : Abderrahmane Sissako, merci de prendre ce temps pour me parler de votre monde. Comment il va aujourd'hui le monde, d'ailleurs, d'après vous ? Ce monde binaire où chacun doit choisir son camp.

Abderrahmane Sissako : Il est binaire, c'est vrai. Ce que je vais vous dire sur le monde d'aujourd'hui, c'est un point de vue d'un Africain puisque je vis en Afrique. Le monde va mal depuis longtemps. Aujourd'hui on résume ce qui va mal à la guerre proche, entre la Russie et l'Ukraine. Cependant, il y a toujours eu des déstabilisations, des guerres. Ce qui se passe au Soudan par exemple, c'est terrifiant parce que c'est presque comme dans une famille, deux camps qui se font une guerre impitoyable. Pour moi, la Russie et

l'Ukraine c'est un peu semblable, ce sont des guerres fratricides. Et ce qui est regrettable de nos jours, c'est que la diplomatie semble presque inexistante au milieu de toutes ces déchirures. C'est seulement la force ou la violence qui se parlent en ce moment.

On ne parvient plus à se parler ?

Récemment j'ai regardé une émission à la télévision, dans ma chambre d'hôtel. Sur le plateau, on expliquait combien de chars il faut à l'Ukraine, combien de missiles, combien de munitions. Mais ces chars quand ils arrivent, ils ne tuent pas des feuilles mortes, ils tuent des êtres humains. Il n'y avait plus d'autres paroles possibles que celles qui sont en lien avec la force, la violence, les armes et les sanctions. Je crois qu'on ne parvient pas à se projeter. Est-ce que la violence est la méthode pour vivre, pour avancer ? Moi, bien sûr, je n'ai pas de solution, je ne suis qu'un observateur des choses, de loin, à vrai dire. Mais je trouve que les choses sont mal parties dès le départ et bien évidemment il faut se dresser contre l'attaque de Poutine sur l'Ukraine, mais alimenter la guerre est-ce bien la meilleure façon de le faire ? Je pense vraiment qu'il faut se reparler, se rencontrer à nouveau.

Votre film *Black Tea*, a-t-il porté ce titre dès le départ ?

Non, il portait un autre titre. C'est souvent le cas pour mes films. Il s'appelait *La Colline Parfumée*. C'est le nom d'un restaurant à Bamako. J'y allais pendant le tournage de

« Je pense vraiment qu'il faut se reparler, se rencontrer à nouveau. »

Abderrahmane Sissako, lors du Luxembourg Film Festival





Oliver Marceau

La rencontre au cœur du film *Black Tea*

Bamako. Ce restaurant est tenu par un Malien et une Chinoise. Et la Chinoise a fait venir ses parents. Une histoire d’immigrés. À travers ce genre d’endroit, un nouveau monde est en train de se créer. Un monde qu’on ne voit pas ici, mais un monde qui n’arrêtera pas à se développer. Et il y a cette rencontre entre deux cultures. Il y a aujourd’hui beaucoup de Chinois qui vivent sur le continent Africain.

Cette rencontre est l’idée principale de votre film. Et cette rencontre devient de plus en plus fluide au fil du récit. Votre film me fait penser à une rivière qu’on renature. Au début, il y a des scènes, l’une après l’autre, elles arrivent comme ça, c’est un peu décousu mais rapidement ça se fluidifie et puis ça coule tranquillement.

Oui, c’est tout à fait ça. On se rencontre et on se parle. Ils se rencontrent et ils commencent à se parler.

Nous avons commencé à parler de géopolitique et de philosophie et de la difficulté de se parler. Et vous nous prouvez, à travers vos films, que le dialogue est possible et qu’il peut être bienveillant malgré tout, malgré les différences, le racisme, la violence. Vous y croyez et vous le montrez...

C’est tout à fait ça. C’est-à-dire que l’autre t’apporte toujours quelque chose. Mais voilà, il ne faut pas considérer l’autre dans une comptabilité économique. Combien il nous faut d’immigrés pour le travail, combien il me rapporte, cet être humain... De toute façon, ce que nous vivons, ce dont nous sommes témoins est une toute petite parenthèse de ce qu’est l’humanité. Mais pour moi, il existe des réalités, celle par exemple qu’on devient plus riche humainement par l’autre, parce que nous-mêmes nous ne sommes que le fruit de ces rencontres, de ces voyages. De ceux qui sont partis et qui ont rencontré les autres, ils ont créé des familles et c’est de cette manière que se créent des nations. Voilà. Bien sûr c’est étonnant quand les couleurs de peau sont différentes ou quand les identités culturelles sont très éloignées, comme dans le film. Pour moi, c’est une nouvelle normalité qui se tisse.

Vous vouliez donc montrer dans votre film que ces contrastes qui deviennent la normalité aujourd’hui ?

Oui, quand on choisit de faire ce genre de film, de montrer exprès ce nouveau monde qui se dessine, on dit pratiquement à l’autre : réveille-toi, tu n’es pas tout seul, éveille-toi à l’autre ! Je trouve vraiment que l’Europe est fermée sur

« *Il n’y a que des destins liés aux lieux et aux rencontres : on naît dans une famille, on se crée d’autres familles* »

elle-même. On ne voit pas le reste du monde. On pense même que là-bas c’est le malheur. Alors que non, il y a de vraies dynamiques de vies sur le continent Africain ou en Amérique du Sud. Les gens vivent, les gens sont heureux. Le principe du bonheur, ce n’est pas forcément ce que je gagne chaque mois ou ce que j’achète. Ce sont d’autres valeurs qui existent et c’est un capital. Le capital humain existe et dans trente ans, l’Afrique sera le continent le plus peuplé du monde. Trente ans, ce n’est rien et c’est important dans la progression du monde. À cela s’ajoute que l’Afrique est un continent riche. Elle a besoin de l’autre mais l’autre a beaucoup plus besoin de l’Afrique. Cela ne veut pas dire que l’Afrique sera meilleure que le reste du monde. Mais il faut, je crois, commencer à sortir de son chez-soi et voir quel monde est en train de se construire : un nouveau monde.

Nos réactions se basent sur l’ancien monde, nos guerres par exemple et nous n’anticipons pas, nous ne sommes pas assez attentifs de l’avenir possible. Cette vision est transposée dans *Black Tea* ?

Oui, il y a Aya avec son ouverture d’esprit et son refus, son « non » très fort qu’elle balance à sa propre société, à son propre monde et elle part à la rencontre, dotée de toute sa patience. Elle veut connaître l’autre, mais elle veut le connaître et le comprendre. Elle est émancipée. Les femmes dans *Black Tea* sont toutes émancipées, mais après un abandon, une douleur qui leur est arrivée à toutes. Toutes ces femmes se reconstruisent et pour moi cette lecture du film est importante. En général, chacun apprend à se connaître et donc les personnages du film n’ont pas de particularités mais des

différences et s’ils ont des différences, c’est finalement quelque chose de bien. Il y a des secrets, mais on les porte les uns avec les autres ou les uns pour les autres.

Vous créez une petite société presque parfaite. Idéalisée. Les personnages féminins se témoignent beaucoup de bienveillance entre elles, les personnages masculins aussi. Et il y a presque une adelphité rêvée qui apparaît, les femmes, les hommes, il y a un dialogue, une entraide. Il y a l’écho du monde extérieur, on l’entend, mais il ne bouleverse pas le petit monde qui se crée. Et de ce fait, je vois comme un cinéaste philosophe qui signe un conte philosophique. Est-ce que cela vous convient ?

C’est votre analyse, votre interprétation, mais oui, cela me convient, vous pouvez dire cela. Cependant un artiste n’a pas une identité, préétablie, on la lui donne. Il a un destin, comme tout le monde. C’est universel. Je pense qu’il n’y a que des destins liés au lieux et aux rencontres, on naît à un endroit, avec une famille, on passe par d’autres endroits, on se crée d’autres familles. À cela s’ajoute qu’il y a un partage de valeurs, et les valeurs elles se retrouvent partout, pas seulement dans une partie du monde, elle se transmettent. La création est une chose mais la transmission, c’est tout aussi essentiel. Le partage. Le repositionnement aussi. Comme actuellement en Afrique. Il y a des révoltes nécessaires.

Achille Mbembé, philosophe et historien camerounais parle même de soulèvement nécessaire, mais aussi de nécropolitiques en analysant l’histoire coloniale.

Oui, l’armée française a quitté le Mali, le Burkina, le Niger... Ils s’en vont, parce que c’était anormal que la France veuille aujourd’hui encore « faire le bonheur » de ses anciennes colonies. Les peuples n’en veulent pas de ce bonheur. La France a eu d’ailleurs l’intelligence rapide finalement (au regard de l’histoire contemporaine) de retirer ses troupes. Elle a compris. Maintenant, il faut du temps, du partage, de la patience et les Africains savent que c’est à eux de se retrouver après ce long temps colonial. Ils savent aussi que ce ne seront ni les Russes ni les Chinois qui « feront leur nouveau bonheur », surtout pas en s’imposant. Il faut que les Africains se soulèvent et ils se soulèvent. Au milieu de tout ça, il y a des rencontres et de nouveaux mondes qui se créent.

Un nouveau monde qu’on peut observer déjà dans *Black Tea*. ●



Demut und Eleganz

IIII Marc Trappendreher

The Dead Don't Hurt – nihilistischer und poetischer kann der Titel eines Westerns kaum klingen. Unter der Regie des dänisch-amerikanischen Schauspielers Viggo Mortensen und mit der luxemburgischen Schauspielerin Vicky Krieps in der Hauptrolle präsentiert sich der Film gleichermaßen als Hommage und Fortschreibung des Westerngenres. Mortensens neuer Film wurde bei der Preisverleihung des diesjährigen Luxembourg City Film Festivals gezeigt; zu diesem Anlass erhielt der Regisseur und Schauspieler auch den Ehrenpreis. Mit dem *Land* unterhielt sich Viggo Mortensen über seinen neuen Film.

Der Western ist fast so alt wie die Filmgeschichte selbst: Nach den Anfängen in der Stummfilmzeit erlebte das Genre eine Hochphase während der klassischen Studio-Ära Hollywoods, mit namhaften Regisseuren wie John Ford oder Howard Hawks, sein breitflächiges Aussterben hat aber dazu geführt, dass Westernfilme zwar nicht vollständig verschwunden sind, heute aber nur noch sporadisch auf die Leinwand kommen: „I grew up with westerns but today it's difficult to find them“, meint Mortensen. Die Wahl, einen Western zu machen, traf er indes nicht bewusst. Die Idee kam ihm während der ersten Phase des Drehbuchschreibens. Für ihn begann alles mit dem Bild eines jungen Mädchens, das zur Frau wird. Obwohl er den Film nicht wissentlich als Western konzipierte, ergaben sich Zeitraum und Handlungsort für ihn ganz natürlich, daraus erwuchs *The Dead Don't Hurt*. Um 1860 angesiedelt, mitten in den Wirren des amerikanischen Bürgerkrieges: Die Franko-Kanadierin Vivienne Le

Coudy (Vicky Krieps) verliebt sich in den dänischen Einwanderer Holger Olsen (Viggo Mortensen). Als dieser in den Krieg zieht, muss Vivienne sich auf dem gemeinsamen kleinen Anwesen allein behaupten. Die Situation spitzt sich zu, als der unberechenbare Weston Jeffries (Solly McLeod) anfängt, der eigenwilligen Vivienne nachzustellen.

Die Figurenkonstellation aus zwei Männern und einer Frau erinnert sofort an das klassische Melodrama Hollywoods, es ist die Grundformel, die die Katastrophe heraufbeschwört. Die präzise Verbindung beider Filmgenres, Melodram und Western, machen den besonderen Reiz von *The Dead Don't Hurt* aus. Der Western ist ein Genre der männlichen Helden, die meist durch Rache als Handlungsmotiv angetrieben werden. Davon ist in *The Dead Don't Hurt* fast nichts mehr geblieben. Mortensen nutzt die semantischen Felder des Genres, um den Western zum einen in der Form ganzheitlich zu affirmieren – da gibt es die beeindruckenden Landschaften, die elegische Filmmusik, von Mortensen selbst komponiert, die typischen Kostümierungen, die Lokale. Zum anderen muss es Mortensen ein Anliegen gewesen sein, das Genre im Inhalt neu auszurichten. Eine Frauenperspektive auf das Genre ist indes nicht gänzlich neu, in *Johnny Guitar* (1954) von Nicholas Ray war es Joan Crawford, eine prominente Schauspielerin tragender weiblicher Rollen der Zeit, die sich in dieser Männerwelt behauptete. Mortensen geht jedoch noch weiter: Nicht nur richtet er den gesamten Film auf seine Hauptdarstellerin aus – sie ist das Zentrum, über das

alle Figuren miteinander agieren –, er nimmt sich als Hauptdarsteller selbst ganz zurück. Und das nicht nur in schauspielerischer Hinsicht, indem er Vicky Krieps oft die Führung überlässt, es ist auch ganz wörtlich gemeint: Holger Olson verschwindet in etwa zur Filmhälfte ganz aus dem Geschehen. Er reitet davon, um anschließend Le Coudys Geschichte zu erzählen.

Auf Vicky Krieps wurde Mortensen durch ihre Leistung als Alma, die willensstarke junge Frau an der Seite von Daniel Day-Lewis in Paul Thomas Andersons *Phantom Thread* (2017) aufmerksam: „Vicky is a fantastic actress with and without words“, meint Mortensen. Die Rolle der resoluten und freien Vivienne passt dabei ganz in das von Krieps angelegte Rollenrepertoire. Freilich war Mortensen darauf bedacht, keinen fixen Mustern Vorschub zu leisten: „She's not just a prostitute with a heart of gold or some cliché but actually a flesh and bone woman, who is complex and a strong character but also a woman of her time.“

The Dead Don't Hurt ist Mortensens zweite Regiearbeit nach *Falling* (2020). In diesem eindringlich gespielten Familiendrama um einen offen homosexuellen Sohn und sein verzweifelter Bestreben, seinem demenzkranken Vater, der obendrein ein rassistischer und konservativer Misanthrop ist, zur Seite zu stehen, erwies Mortensen sich als ein virtuoser Regisseur, besonders in der Schauspielführung. Bereits in diesem Regiedebüt thematisierte er die tiefen Risse in der US-amerikanischen Gesellschaft, die Kluft zwischen Konservativen und Liberalen.

Die kleine Geschichte in der größeren zu verankern, ist ihm dabei ein Anliegen, um so auch ein historisches Porträt Vereinigten Staaten zu zeichnen. War in *Falling* noch die Obama-Ära die Hintergrundfolie, so ist es in *The Dead Don't Hurt* der Sezessionskrieg, der jedoch nie direkt gezeigt wird – ganz im Sinne der Zurücknahme und der dedizierten Fokussierung auf die Frauenperspektive.

Da, wo das Kino von Demenzerkrankung, Gedächtnisverlust und Erinnerung erzählt, kommen gern Rückblenden zum Einsatz – prominent machte Mortensen davon in *Falling* Gebrauch. Auch in *The Dead Don't Hurt* erzählt er achronologisch, ihm gefällt, wenn die Wirkung vor der Ursache einsetzt. Er mag es, das Publikum in dieser Hinsicht herauszufordern. „I like to respect the audience. If you are interesting in the way you are telling the story, the actors are good and it's filmed well – even if you are challenging the audience first – there is a point that you begin to fall and then you can deeply connect with the movie.“ Freilich, Mortensen eröffnet seinen Film nicht über die vertrauten Bilder des Genres, sondern mit einem Ritter in voller Montur, auf dem Pferd durch den Wald reitend – wir sind nicht im Wilden Westen Amerikas, sondern im europäischen Mittelalter. Diese leitmotivische Idee des Rittertums strukturiert in Traumsequenzen den gesamten Film – eine gemeinsame Idee der Kontinente übergreifenden Archaik evozierend. Der Cowboy des Wild West und der märchenhafte Ritter des europäischen Mittelalters, beide repräsentieren für Mortensen ein gemeinsames Bild vergangener zivilisierter Leitkultur – sie sind mythisch überhöht, gelten als Leitbilder von Demut, Eleganz und dem Anstand der Dame gegenüber.

„The first fifteen minutes of any movie is like a free pass, you can do whatever you want – weird

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Magnolien-Offensive

IIII Michèle Thoma

Eine Invasion derzeit. Rosa Invasion auf Oma-FB, aber für welche, die auch die analog existierende Draußenwelt betreten, es gibt sie auch da. Poppt plötzlich auf, ohne Schönheitswarnung, prall explosiv, von einem frommen Glanz. Urplötzlich, gerade hat der Urknall stattgefunden, bricht es hervor und aus und springt uns in die Augen. Neinnein, etwas so Brutales würde es nie tun, es erscheint uns. Wir haben eine Erscheinung. Immer wieder. Jedes Jahr. Jedes Jahr aufs Neue. Jedes Jahr ist es wieder neu. Und dieses Jahr am allerneuesten.

Sanft wie eine Marien-Erscheinung. Nur viel demokratischer, für alle da, nicht nur für Hirtenkinder. Auch für welche, die nur an der Tankstelle vorbei schlurfen und stehen bleiben, um sich zu schnäuzen. An einem Irgendeintag, nicht mal offiziell Frühling, breitet sie Glorie und Glanz über uns aus. Den Gratisglanz, den sie dem Tag verleiht, nein, schenkt. An einer Straßenecke, an der man nur vorbei muss weil man eben muss. In Nachbars Vorgarten, vor dem sonst nur die Hunde Halt machen um das zu tun was Hunde halt machen. Wir brauchen nicht mal eine rosa Brille. Wir heben den Blick, und es ist erhebend. Ein rosa Rausch. So dass wir entzückt das Händi zücken, das Andachtsritual der Jetztzeitmenschen. Und es allen mitteilen, unsere Vision an der Bushaltestelle.

Die holden Dolden, reimt es in denen, die dieses Syndrom haben, sind es überhaupt Dolden? Guggel schreibt Frechheiten, die Magnolie hätte einen primitiven Blütenaufbau. Obschon sie von uraltem Adel ist, die Familie gibt es schließlich seit hundert Millionen Jahren. Und schraubig geordnete Blütenblätter hätte sie, lästert Guggel, ihre Früchte nennt Guggel Balgfrüchte und

*Es erscheint uns.
Jedes Jahr aufs Neue*

behauptet, es gäbe Gurkenmagnolien. Und Magnolie hieße sie, weil ein Herr Magnol sie entdeckt hätte. Und nicht weil sie so magna ist, so megamagna, wie doch jede/r vom Anblick der Magnolie Hingerissene beschwören kann.

Ein Chefredakteur einer Stadtzeitung postet die Magnolie, die seine Urgroßmutter gepflanzt hat, diese rosa Wolke, die er postet heißt Diva und der Chefredakteur hat Angst, dass sie erfriert. Eine große Anteilnahme setzt ein unter den Follower/innen des Stadtzeitungschefredakteurs, Tipps und Tricks und Liebes- und Leidensgeschichten werden ausgetauscht und ihm inständig von seinem Plan abgeraten, seiner Diva nächstens mit Feuer und Wasser prophylaktisch zu Leibe zu rücken. Am nächsten Morgen erfahren die Mitfiebern-

den, dass der Frost einen Großteil der Blütenwolke in eine bräunliche Unansehnlichkeit verwandelt hat.

Dieses Rosenquarz-Rosa, wir saugen uns voll mit Rosa, gut fürs Herz, für das Gemüt, wie man früher sagte, als man noch so eins hatte, Rudolf Steiner empfahl sie als Kinderzimmerfarbe. Als die Barbie-Film-PR auf Hochtouren lief gewandeten sich nicht nur Feministin Barbie und Sahra Wagenmagd und die Nachrichtenmoderatorinnen, die Schützengräben anboten und mit Atombombenoptionen jonglierten in diese besänftigende Kleinmädchen-Farbe. Die schon lange zuvor ihr tyrannisches Regime angetreten hatte, besonders unter den armen kleinen Mädchen die jetzt allesamt pinke Prinzessinnen waren.

Magnolien-Offenbarung, während der Lenz uns befällt wie ein Wahnsinn, jedes Jahr der gleiche Wahnsinn. Und obschon wir Profis sind, schon länger da, schon länger von hier. Immer noch. Warte, muss ich gleich posten! Und die andern stehen auch da. Heben den Blick. Klick.

Alle haben derzeit ihren Magnolien-Moment, die Magnolien-Offensive ist voll im Gange. Die schönste Offensive, wir liken wehrlos. Wir scheinen sie zu brauchen. Etwas was hell ist, was leuchtet und ein Wunder ist, aber ein zuverlässiges. Eins das jedes Jahr kommt. Ein pünktliches. Wo alles andere nicht mehr pünktlich ist oder überhaupt nicht mehr ist oder plötzlich eine andere Bedeutung hat, so dass wir uns nicht mehr auskennen. Und bewährt Schönes ist plötzlich anrücklich, und wenn man so ein anrückiges Wort ausspricht wird es anstrengend. Da tut es gut, unter einem Riesenblumenstrauß zu stehen, an der Bushaltestelle, einfach so. ●

music, weird acting, weird photography. Something has to happen to get your attention and in the best case it's the very first scene“, sagt Mortensen. In *The Dead Don't Hurt* legt er damit bewusst die gesamte Programmatik des Filmes vor. Diesem Ideal der Ritterlichkeit entspricht auch der von Mortensen verkörperte Holger Olson, ein Mann tiefster Demut, Vergeltung oder Mord aus Rachegelüsten sind ihm fremd – er nimmt Leben nur, wenn sich das einem größeren Ideal verschreibt, etwa den Werten von Freiheit und Gleichheit der Unionsstaaten im Bürgerkrieg. In dieser Hinsicht ist Mortensens Film schon fast übertrieben didaktisch. Dass Mortensen den schauspielerischen Welt- ruhm gerade mit der Rolle des tugendhaften Aragorn in Peter Jacksons *The Lord of the Rings* (2001-2003) erhielt, hat er nicht vergessen. Mortensen zitiert das Königsschwert aus der berühmten Filmtrilogie ganz direkt in *The Dead Don't Hurt*: „I got special permission“, lacht er, entsprechende Anspielungen sind ihm wichtig, er schreibt damit sein Vermächtnis fort. Die Heldenfigur des Aragorn zeichnet sich besonders durch Weitblick, Edelmut und zögerliche Zurückhaltung aus; Charaktereigenschaften, die Mortensen weiterführte mit Rollen wie dem Cowboy Frank Hopkins in *Hidalgo* (2004), dem nachdenklichen Mafiagangster in *Eastern Promises* (2007), dem unkonventionellen, Regeln brechenden, aber reflektierten Familienvater in *Captain Fantastic* (2017) oder noch mit dem grobschlächtigen, aber besonnenen Italoamerikaner in *Green Book* (2019). Der Effekt ist überaus wirksam: Die Demut und Eleganz der Rollenbilder Mortensens sind im kulturellen Gedächtnis geblieben – die Rolle des Aragorn etwa wird heute als ein Musterbeispiel positiver Männlichkeit wiederentdeckt –, eine Idee, die nun mit dem Image des Regisseurs von *The Dead Don't Hurt* und der Person Viggo Mortensen umso mehr verschmilzt. ●

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Carrément verréckt

IIII Jacques Drescher



Den Tubak ass net deier;
Eis bréngt e vill Profit.
D'Geschäft op eise Grenze
Versteet all Parasit.

Ech kann dach net verzichten
Op d'Geld a mengem Sak.
Wat war ech fréier kritesch;
Haut halen ech de Bak.

D'Affär ass ganz rentabel;
't ass carrément verréckt!
D'Fransouse sollen dämpe
Bis d'Land am Geld erstéckt.

Beim Tubak a beim Tanken
Do hu mir de Rekord.
De Longekriibs an d'Käschten,
Déi ginn an den Export.

Eine Frage der Verantwortung

IIII Franziska Peschel

Das Bettelverbot wirft allerhand ethische Fragen auf – nicht zuletzt die nach dem Recht auf Menschenwürde. Vergangene Woche veranstaltete die Erwuessebildung Asbl einen Gesprächsabend zum Thema Armut und Menschenwürde

Zyniker könnten meinen, das Bettelverbot in der Innenstadt käme im Endeffekt den Bettlern zugute. Armut ist oft schambelastet und Menschen schämen sich, als arm wahrgenommen zu werden. Indem die Stadt Luxemburg sie aus dem Sichtfeld verbannt, tut sie ihnen somit also einen Gefallen. Natürlich ist dies eine sehr zynische Sichtweise, eine, die viele Faktoren unbeachtet lässt. Einer ist die Gewichtung der Auswirkungen des Bettelverbots, ein anderer ist, dass Scham keine automatische Folge von Armut ist. Nicht alle Menschen, die wenig Geld haben, schämen sich dafür, hebt Arnd Pollmann hervor. Der deutsche Philosoph war am Mittwoch vergangener Woche auf Einladung der Erwuessebildung Asbl (EWB) in Luxemburg, um gemeinsam mit dem Luxemburger Psychotherapeuten und Menschenrechtler Gilbert Pregno über Menschenwürde und Menschenrechte zu diskutieren. Pollmann ist Professor für Ethik und Sozialphilosophie an der Alice-Salomon-Hochschule Berlin, Gilbert Pregno der ehemalige Präsident der Menschenrechtskommission.

Beide sind sich einig: Ob Armut Scham hervorruft, hängt unter anderem davon ab, ob sie freiwillig ist oder nicht. „Wenn ich selbst entscheide, als Eremit zu leben, betteln zu gehen oder ins Moos zu ziehen mit meinem Saxofon, kann es sein, dass ich objektiv betrachtet in Armut lebe“, sagt Arnd Pollmann. „Aber diese Art von Armut ist selbst gewählt, als Herausforderung, aus der man vielleicht die eigene Selbstachtung zieht.“ Er unterscheidet drei Arten von Armut: die materielle Armut, die

Armut an sozialen Kontakten und die Armut an positiven Aussichten. „Als Student hatte ich sehr wenig Geld, aber ich hatte ein Netz von sozialen Beziehungen, und ich hatte die Aussicht darauf, dass ich irgendwann mit diesem Studium was anfangen kann.“ Viele Menschen, die unfreiwillig in Armut leben, haben diese Aussicht nicht. Diese Aussicht rückt noch weiter in die Ferne, da es schwer ist, wieder in ein geregeltes Leben zu finden, wenn man einmal auf der Straße landet. Denn vereinfacht gesagt, gilt: Wer einen Arbeitsvertrag möchte, braucht eine Wohnanschrift. Zum Wohnen braucht man jedoch Geld, also Arbeit. Die Gleichung geht nicht auf. Gilbert Pregno nennt diese Aussicht Hoffnung. Er habe Menschen gesehen, die sehr arm sind, aber Hilfen und Angebote aus Selbstschutz nicht annehmen. „Wenn ich die Erfahrung gemacht habe – und oft ist es eine generationsübergreifende Erfahrung –, dass es nicht besser wird, ist das ein Schutz für mich.“ Menschen schützen sich vor Enttäuschung und ziehen sich zurück, um ihre Selbstachtung zu wahren.

Die Frage der Selbstachtung ist entscheidend. Für Arnd Pollmann ist verkörperte Selbstachtung das, was allgemein als Würde bezeichnet wird. Die eigene Würde nehme man immer im Verhältnis zu anderen wahr – ähnlich wie Scham vor allem durch die gefühlte Wahrnehmung der anderen hervorgerufen wird. Gilbert Pregno sagt, dass Scham nichts anderes als verletzte Würde sei. Schon kleine Kinder hätten ein Gefühl der Würde und verstünden, wenn die-

Scham sei nichts anderes als verletzte Würde. Schon kleine Kinder hätten ein Gefühl der Würde und verstünden, wenn diese verletzt wird

se verletzt wird. Menschen, deren Würde immer wieder verletzt wird, ziehen sich schließlich in sich selbst zurück, damit diese Verletzung nicht von anderen gesehen wird. So schließen sie sich selbst weiter aus der Gesellschaft aus und die Armut an sozialer Teilhabe verstärkt sich.

Zwar hat jeder Mensch, Immanuel Kant zufolge, die Verantwortung, die eigene Würde vor Angriffen zu verteidigen. Doch sind nicht alle den gleichen Angriffen ausgeliefert. In eine Familie geboren worden zu sein, in der

Selbstachtung anerzogen wird, ist kein eigenes Verdienst – ähnlich wie Reichtum und Armut in der Regel nicht selbstverdient oder selbstverschuldet sind. Nora Schleich, Projektkoordinatorin bei der EWB und promovierte Philosophin, zitiert den britischen Ökonomen John Maynard Keynes, der von *the skillfull and the fortunate* spricht. Das kapitalistische System fördere bestimmte Fähigkeiten und Talente. „Zufälligerweise sind diese Menschen gut mit Zahlen und mit Sprachen, und wenn man diese Fähigkeiten hat, kann man sie so ausbauen, dass man viel Geld damit verdient, und dann ist es auch leicht, das Geld zu vermehren“, sagt Nora Schleich. „Es ist kein eigenes Verdienst, und das müsste man sichtbar machen.“ Umgekehrt ist Armut in der Regel nicht selbstverschuldet. Und nicht alle Menschen haben das passende Skillset, um in dieser Gesellschaftsform zu blühen.

Daraus folgt eine Frage der Verantwortung. Ist eine Regierung, die sich den Menschenrechten verpflichtet, dafür verantwortlich, diese unfaire Verteilung von Fähigkeiten zu kompensieren? Nora Schleich zufolge ist sie zumindest in der Pflicht, den Mythos der Leistungsgesellschaft, in der alle für ihren eigenen Erfolg und Misserfolg verantwortlich sind, aus der Welt zu schaffen und auf die ungleiche Chancenverteilung aufmerksam zu machen. Für Arnd Pollmann ist die Mindestverantwortung der politischen Machthaber eine würdevolle Haltung gegenüber denen, die in unfreiwilliger Not leben.

Arnd Pollmann kritisiert die Einstellung der Regierenden gegenüber Menschen in Armut: „Es gibt eine ungeheure Arroganz der Machthabenden gegenüber den Armen, gepaart mit teilweiser Unwissenheit.“ Die Unwissenheit darüber, wie es ist, arm zu sein, war nicht nur unter den französischen Adligen während der Revolution verbreitet. Noch heute haben viele Politiker lange nicht mehr das Innere einer Straßenbahn gesehen, die sie im Dienstwagen überholen. Der Uringeruch der Gassen ist in den oberen Etagen der Ministerien nicht zu riechen. „Wir dürfen ihnen weder die Unwissenheit noch die Arroganz durchgehen lassen“, sagt Pollmann. Die Frage, wie eine würdevolle Haltung gegenüber Menschen in unfreiwilliger Not aussehen kann, ist noch nicht beantwortet. Der erste Artikel im deutschen Grundgesetz sagt, die Würde des Menschen ist unantastbar. Auch Luxemburg hat sich der Wahrung der Menschenwürde verpflichtet, durch die Anerkennung der Allgemeinen Erklärung der Menschenrechte. Der Staat muss laut Artikel 22 allen Menschen soziale, wirtschaftliche und kulturelle Rechte gewähren, die für die eigene Würde und die freie Entwicklung der eigenen Persönlichkeit unentbehrlich sind. Ein weiterer Ausschluss von sozialer Teilhabe wirkt dem entgegen. ●



Armut ist in der Regel nicht selbstverschuldet

d’LëtzebuurgerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d’Letzeburger Land s.à r.l., R.C. B19029,N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l’accord écrit de l’éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (48 57 57-1; land@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (48 57 57-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (48 57 57-26; fclarinval@land.lu), **Luc Laboulle** (48 57 57-28; llaboulle@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48 57 57 35; smajerus@land.lu), **Sarah Pepin** (48 57 57 36; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (48 57 57-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (48 57 57-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (48 57 57-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (48 57 57-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Zoubida Belgacem (48 57 57-32; zbelgacem@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 48 57 57-1 **Fax** 49 63 09 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d’Lëtzebuurger Land **Instagram** letzebuurger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,00 € **Abonnement annuel** 200,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

GRANDE RÉGION

Dreams from the Sky

La galerie PJ de Metz expose les œuvres récentes d’Irina Gabiani. Une plongée dans un univers singulier, organique, parfois grinçant et surréaliste. Un travail entre minimalisme et complexité

IIII Loïc Millot

Bien connues au Luxembourg grâce au travail de défrichage réalisé par la Galerie Nosbaum Reding, les œuvres cosmiques d’Irina Gabiani gravitent actuellement à Metz, là où la désormais fameuse galerie tenue par Pierre et Jisun s’est installée il y a moins de deux ans. Un emplacement idéal au pied de la cathédrale, où l’on trouve la librairie Moresi spécialisée dans les livres anciens, un artisan-horloger de pointe et l’atelier de peinture d’Emmanuelle Potier. L’exposition *Minimal-Complexity* conçue par le jeune couple rassemble une dizaine de pièces récentes et aux supports variés (toiles, installations, art vidéo), pour la plupart réalisées avec une même technique mixte, mêlant des dessins à l’acrylique à des collages de papiers découpés.

Née en 1971 à Tbilissi, où elle s’est formée à l’Académie des Arts de 1990 à 1994, Irina Gabiani a forcément entendu parler de Nikos Pirosmanni (1862-1918), peintre itinérant et pionnier de la modernité géorgienne – un équivalent du Douanier Rousseau en quelque sorte. Avec son compatriote et lointain prédécesseur, Irina Gabiani partage en effet une peinture dont la lumière et les couleurs émergent d’un fond noir (et plus rarement blanc). Depuis cette obscurité totale, Gabiani utilise un stylo acrylique pour élaborer un maillage dense et minutieusement organique inspiré des mondes végétal, minéral, mais aussi bien céleste. On y perçoit la prédilection de l’artiste pour les formes circulaires, lesquelles reflètent une vision organique de l’art sur le modèle du corps humain, lui-même composé de cellules, d’atomes et de molécules. De tels ornements sont cantonnés aux bordures, aux

On entre ainsi dans un système dialectique, où vide et plénitude se complètent positivement,

marges des toiles dont elles servent de cadres (les toiles de Gabiani étant dépourvues d’encadrement traditionnel) et s’introduisent en certains cas jusqu’au cœur de l’espace pictural. L’artiste prend soin de ménager au sein de ses compositions un espace vide entre ces deux extrémités. Parfois elle en inverse le rapport, et il revient à l’espace vide d’occuper le centre de la toile. Elle s’en explique dans une vidéo de la galerie PJ : « La matière noire est composée de 70 pour cent d’éléments dont on ne sait pas

de quoi il s’agit. J’ai décidé d’utiliser cette idée [d’une matière inconnue des scientifiques] et de la représenter dans mes œuvres en laissant un espace entièrement vide. ». On entre ainsi dans un système dialectique, où vide et plénitude se complètent positivement, tout comme Gabiani concilie plus qu’elle n’oppose les deux propositions du minimalisme et de la complexité – que le trait d’union du titre de l’exposition vient pacifiquement relier.

À ces dessins décoratifs esquissant un monde étrange et protéiforme, l’artiste ajoute des collages prélevés dans diverses revues, principalement des figures féminines colorées. Elles sont en prise avec la vie mondaine, comme en témoignent les nombreux atours disséminés dans ses toiles (colliers, bagues, bracelets, cadrans), quand elles ne sont pas réduites à la vie domestique, donnant corps à des figures appareillées, avec une forte présence de l’électroménager mais aussi d’ustensiles de cuisine – comme les plats notamment, dont la forme circulaire placée au-dessus d’une tête se change en sainte auréole (un geste qu’elle reprend dans la vidéo *My Plate Hat*, projetée sur l’une de ses toiles). Difficile de ne pas voir dans cet étalage d’objets encombrants une image grinçante de la société de consommation, telle qu’autrefois (dé-)chantée par Boris Vian dans sa *Complainte du progrès*. Le destin de l’humain est inséparable de celui de ses objets. La nourriture elle aussi est surabondante. C’est un autre trait que Gabiani partage avec Pirosmanni, qui faisait étalage de nourritures lorsqu’il officiait comme peintre d’enseignes pour les tavernes de Tbilissi. Dans le cas de Gabiani, c’est une

critique de la consommation qui est formulée, mais dans une présentation légère, quoique toujours teintée d’ironie, à la façon du pop art. La poésie d’un Magritte affleure dans un petit diptyque, intitulé *Blue Dreams* (2023), lorsqu’une parcelle de ciel donne substance à une silhouette féminine, par ailleurs déclinée à plusieurs reprises au-devant d’une explosion atomique... L’apparente frivolité de ce ballet féminin s’avance sur un fond d’inquiétude, qui est celui de notre monde menacé d’extermination militaire et écologique.

De loin, lorsqu’on se tient à distance de ce travail mené sur le détail, le spectacle est complet, vertigineux, et nous invite à changer de focale. Nous pénétrons dans un univers à part entière, où le moindre motif circulaire évoque une planète errante, charriant les limites entre les parties décoratives et les espaces vides, uniformément noirs, des compositions. « Le concept principal de mon travail est l’univers et tout ce qui fait partie de l’univers, précise l’artiste. On peut l’imaginer comme une sorte de chaîne complexe et interdépendante à travers laquelle nous tous (...) faisons partie. » Irina Gabiani combine les avancées de la connaissance scientifique à une vision organico-cosmique de l’existence, où l’univers se lit aussi bien dans l’immensité que dans l’infiniment petit. ●

L’exposition *Minimal-Complexity* d’Irina Gabiani est à voir à la galerie PJ, rue des Jardins à Metz, jusqu’au 30 mars



Entre frivolité et inquiétude

S

T

|

L

Bois à jouer

IIII Yolène Le Bras



Edith Feinen,
sur l'aire
de jeux
de Fentange

L'ENDROIT

Muum

Il n'y a pas que le mois de janvier pour être sobre. On assiste à une vraie tendance au sans alcool. Pas un sans alcool donneur de leçon, triste ou punitif. Mais une réflexion profonde pour apporter du plaisir, du goût et des bons produits. En deux mots : une sobriété joyeuse. Luxembourg s'y met avec l'ouverture de Muum, rue Adolphe Fischer. Le bar est né sous la double étoile de Raphael Betti (qui

signe les excellents cocktails du BAC) et de Kelsey Todter (à la tête de Florence avec ses cafés de spécialité et ses vins naturels, juste en face). Le barman a développé une demi-douzaine de recettes de cocktails qui n'ont rien à envier à ceux « avec ». Fermentations, macérations, infusions, percolations : les techniques pointues de la mixologie sont utilisées. Car il n'est pas question que les « sans » soit au rabais. L'idée est de profiter de boissons de qualité, l'esprit clair en plus et la gueule de bois en moins. Ainsi, le Dating Muum, (photo : fc) allie

l'acidité du verjus à la sucrosité d'un miel de datte, avec un peu de fleur d'oranger et de vinaigre balsamique. Il est servi avec un gros glaçon et des copeaux de chocolat, comme les « vrais » (11 euros). La toujours souriante et enjouée Anaïs est au service, autre gage de réussite. FC



LE JANG

Maggi

Nach dem Radfahren isst Jean Asselborn am liebsten Kohlehydrate mit einem Spiegelei. „Da bin ich glücklich. Und mit ein wenig Magie. Das ist so ein Ding, was ich gerne essen“, erklärte er diese Woche im *DLF*. Die Journalistin fragt nach, ob er nicht eher „Maggi“ meinte als „Magie“. Asselborn bejaht, aber er wolle „jetzt keine Schleichwerbung“ machen, es sei ja „ein ziemlich

ungesunder“ Geschmacksverstärker. Letzte Woche war er bereits in der Radiosendung *SWR1*-Leute zu hören. Dort meinte Asselborn, er wollte sich nach seiner Karriere als Außenminister nicht wieder „sagen wir mal, auseinandersetzen mit der luxemburgischen Politik“. Deshalb reise er nun durch Deutschland und halte Vorträge oder beteilige sich an Diskussionsrunden. Er war in Lüneburg an der Universität. „Das können sie sich nicht vorstellen: Es waren 1 100 Studenten im Saal und die

Diskussion war sehr intensiv“, sagte Asselborn. Im Radio erzählte er auch, dass er 1968 während der Olympiade in der Steinforter Reifenfabrik Nachtschicht arbeitete. „Das ist wunderbar“, dachte er damals, „dann kommst du morgens nach Hause und kannst den ganzen Tag Olympiade schauen“. Dieses Jahr kann er im Ruhestand die Olympiade verfolgen, falls er nicht mit seinem „sehr neuen, guten Fahrrad“ unterwegs ist, das er „jetzt speziell gekauft“ hat. Eins, wo man „natürlich“ noch „immer drehen muss“.SM

Le nom choisit par l'atelier Ligna vient du terme latin qu'on pourrait traduire par « en bois », un nom simple qui représente bien l'esprit de la menuiserie-ébénisterie : un désir d'authenticité. Les bois travaillés sont surtout des bois massifs indigènes, tels que le chêne, le hêtre, l'érable, le merisier ou le frêne. Créé en 1995 par Jang Feinen, l'atelier se diversifie en 2005 sous l'impulsion d'Edith Feinen qui vient alors de rejoindre son mari. À cette époque, leurs enfants sont encore petits et Edith trouve à redire sur les quelques aires de jeux que compte alors le Grand-Duché. Agronome, elle s'est toujours intéressée aux aménagements extérieurs et le couple va ajouter la construction d'aires de jeux à leurs offres. Des aires de jeux en bois de robinier. Si l'utilisation de ce bois européen s'est bien développée depuis vingt ans, l'idée est à l'époque originale. Résistant, le robinier ne nécessite aucun traitement chimique ce qui permet de construire des agrès tordus, nouveaux, loin de ceux des aires de jeux traditionnelles et géométriques. C'est ce qui fait tout leur charme. Au moment de rénover une aire de jeux, quinze à vingt ans après sa création, le bois traité naturellement peut aussi être brûlé sans dégager de substances nocives pour l'environnement.

La première aire de jeu digne de ce nom serait apparue en 1876 à Chicago mais, un siècle plus tard, il y en avait encore très peu au Luxembourg. En ce temps-là, les enfants jouaient dans les rues ou dans les jardins familiaux. Les cours d'écoles se résumaient bien souvent à... une cour. De nos jours, les enfants passent bien plus de temps à l'école et dans les crèches. Aussi, les projets d'aires de jeux à thème fleurissent. L'atelier Ligna a ainsi réalisé, entre autres, l'aire de jeux à Berdorf sur le thème de la forêt avec ses petites maisons et ses animaux, la locomotive de Bergem rappelant l'ancien chemin de fer qui y passait ou encore l'aire de jeux d'Itzig, construite sur deux étages, inspirée de l'Afrique et dans laquelle les enfants peuvent jouer au foot et au basket.

Les plus petites aires de jeux sont généralement construites avec les techniciens de la commune. Pour les plus importantes, l'atelier travaille avec des architectes, des paysagistes et des entrepreneurs. Le budget accordé doit être discuté par le ministère et l'avis des instituteurs, voire celui des parents, entrent en compte. Les aires de jeux prennent ainsi un à deux ans à se concrétiser et il arrive que les Feinen pensent qu'un projet est définitivement enterré avant que, finalement, un client les rappelle. La dernière étape avant la mise en service d'une aire de jeux est le contrôle par

un organisme de sécurité, les normes européennes ne cessant de se durcir depuis les années 1980-90.

Du côté de la menuiserie-ébénisterie, les choses ont bien évolué depuis la mise en place de l'atelier. Les prix du logement ayant augmenté, le budget attribué aux meubles a fortement diminué. Les clients d'Edith et de Jang Feinen sont généralement dans la quarantaine et effectuent des rénovations plutôt qu'un premier aménagement comme cela a pu être le cas dans le passé. Pour la création des meubles, les clients décrivent leurs besoins et leurs envies, puis l'atelier Ligna donne une estimation du prix avant de commander le matériel nécessaire et réaliser le projet.

La plus grande satisfaction d'Edith Feinen est de voir un client revenir, une preuve de l'estime portée à leur travail. Dans le même esprit que les aires de jeux, l'atelier Ligna crée aussi des parcours pédagogiques avec des panneaux informatifs ou encore des jeux à tourner pouvant prendre la forme d'animaux. Fiers de leur atelier qui affiche près de trente ans, Edith et Jang Feinen voient chaque projet comme un nouveau challenge. Tandis que Jang prend en charge les aspects les plus techniques, Edith assure l'aspect administratif et la comptabilité. Outre l'aspect écologique et original de ses aires de jeux, la longévité de Ligna est aussi un gage de confiance pour les clients. Désireux de faire perdurer leur atelier après leur retraite, les Feinen se questionnent sur leur successeur. D'ici le passage du flambeau, le couple ne manquera en tout cas sûrement pas de travail, leur agenda étant déjà bouclé jusqu'aux grandes vacances. ●

land
22.03.2024